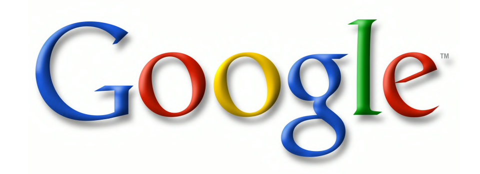


A. LANCASTER

LE NORD DU MEXIQUE

DE LA NOUVELLE ORLEANS A LA HAVANE





à mon ami L. Rotch

[illegible]

I

LE NORD DU MEXIQUE

II

DE LA NOUVELLE ORLÉANS A LA HAVANE



SAN-ANTONIO.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

I

LE NORD DU MEXIQUE

II

DE LA NOUVELLE ORLÉANS A LA HAVANE

PAR

A. LANCASTER

MÉTÉOROLOGISTE-INSPECTEUR A L'OBSERVATOIRE ROYAL DE BRUXELLES,
MEMBRE DU COMITÉ CENTRAL
ET BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

MONS
HECTOR MANCEAUX, ÉDITEUR
1889

LE NORD DU MEXIQUE

I.

DE SAN-ANTONIO

A MONTEREY.

Au mois de décembre 1882, je me trouvais à San-Antonio de Bexar, au Texas. Je faisais partie de la mission belge envoyée aux États-Unis pour observer le passage de Vénus sur le Soleil.

Pendant mon séjour dans cette charmante ville, surnommée la *Reine des Prairies*, eut lieu l'inauguration de la ligne de chemin de fer qui la reliait à Monterey, au nord du Mexique.

Cet événement, qui s'accomplit sans grand fracas, était cependant d'une importance considérable, car il constituait le point de départ d'une ère nouvelle pour l'avenir du Mexique.

Le projet d'une voie ferrée mettant en communication la capitale de ce pays et le vaste territoire des États-Unis, avait pendant longtemps fait l'objet des préoccupations des hommes d'État mexicains et américains.

A partir du jour où les capitalistes yankees s'y intéressèrent, la réalisation de cette idée grandiose ne fut plus qu'une question de temps.

On attaqua la construction de la ligne de deux côtés à la fois : de Mexico vers le Rio-Grande, frontière naturelle entre les États-Unis et le Mexique, et de deux localités situées sur ce fleuve, Laredo et El Paso, vers Mexico.

A l'époque où fut inauguré le tronçon allant de San-Antonio à Monterey, on était arrivé, de l'autre côté, jusqu'à San-Luis de Potosi.

Aujourd'hui il n'existe plus de solution de continuité, et l'on peut se rendre directement, en car, de *Mexico* à *New-York*.

Avant l'établissement du chemin de fer joignant la « Reine des Prairies » à la capitale du Nuevo-Leon, un voyage du Texas au Mexique était une entreprise difficile, périlleuse et de longue durée.

De San-Antonio au Rio-Grande, la prairie vierge se déroule à perte de vue, se transformant insensiblement, à mesure qu'on se rapproche du fleuve, en *chaparrals* et en véritables déserts de sable où seuls les cactus parviennent à se développer.

On a devant soi, aussi loin que le regard peut porter, des champs immenses de cette plante. Les variétés de cactus qu'on y remarque sont nombreuses, mais celles à colonnes et à raquettes dominent, et elles sont représentées par des spécimens hauts et touffus.

La belle fibre, blanche et souple, de ces cactus, est, paraît-il, utilisée pour la confection de matelas.

Les chaparrals se prolongent jusqu'au delà du Rio-Grande, plus désolés et plus sauvages à mesure qu'on descend vers le sud ; ils ne disparaissent qu'aux environs de Lampazos, où commencent à se montrer des terrains cultivés.

Jadis, les caravanes partant du territoire américain en destination du Mexique devaient donc tirer d'elles-mêmes tous leurs moyens de subsistance jusqu'à leur arrivée à Monterey.

Elles savaient à l'avance ne pas devoir rencontrer la moindre trace d'habitation sur un parcours de plusieurs centaines de lieues.

Elles avaient, de plus, à se prémunir contre les attaques des Apaches, depuis longtemps cantonnés dans le voisinage du Rio-Grande, sauvages d'autant plus dangereux qu'ils sont toujours insaisissables, jamais fixés à demeure, se trouvant tantôt cachés dans les profondeurs des chaparrals d'en deçà du fleuve, tantôt d'au delà.

Ces Apaches sont encore à l'heure présente les Indiens les plus redoutables et les plus cruels ; le gouvernement de Washington n'est pas parvenu à s'en rendre maître, malgré tous ses efforts, combinés avec ceux du pouvoir central de Mexico.

Il y a quatre ans, à la fin de mai et dans le milieu de juin 1885, plusieurs bandes hostiles d'Apaches ont pillé et massacré des colons, qu'ils ont scalpés, au nombre d'une vingtaine. Ils ont



LES CONTREBANDIERS DU RIO-GRANDE.

arrêté les courriers, dévasté les fermes et commis toute espèce de déprédations.

La férocité et la bravoure des Apaches sont connues de longue date, et bien souvent les journaux ont à signaler leurs sanglants exploits. L'existence vagabonde et aventureuse de ces sauvages rebelles à toute civilisation, même rudimentaire, est admirablement servie par la nature particulière du pays qu'ils ont choisi comme dernier refuge, les troupes américaines les ayant successivement délogés de leurs diverses retraites à l'extrême ouest du territoire texan.

Viennent-ils à commettre quelque méfait sur le sol de l'Union, vite ils passent le Rio-Grande, se mettant ainsi à l'abri des poursuites des *blue-jackets* (jaquettes bleues, nom donné aux soldats d'infanterie aux États-Unis). Ils en agissent de même à l'égard des troupes mexicaines ; lorsque celles-ci se mettent en campagne contre eux, ils regagnent le Texas en traversant de nouveau le Rio-Grande.

Depuis peu, une entente survenue entre les États-Unis et le Mexique a mis de sérieuses entraves à ce moyen facile, dont les Apaches se sont servis

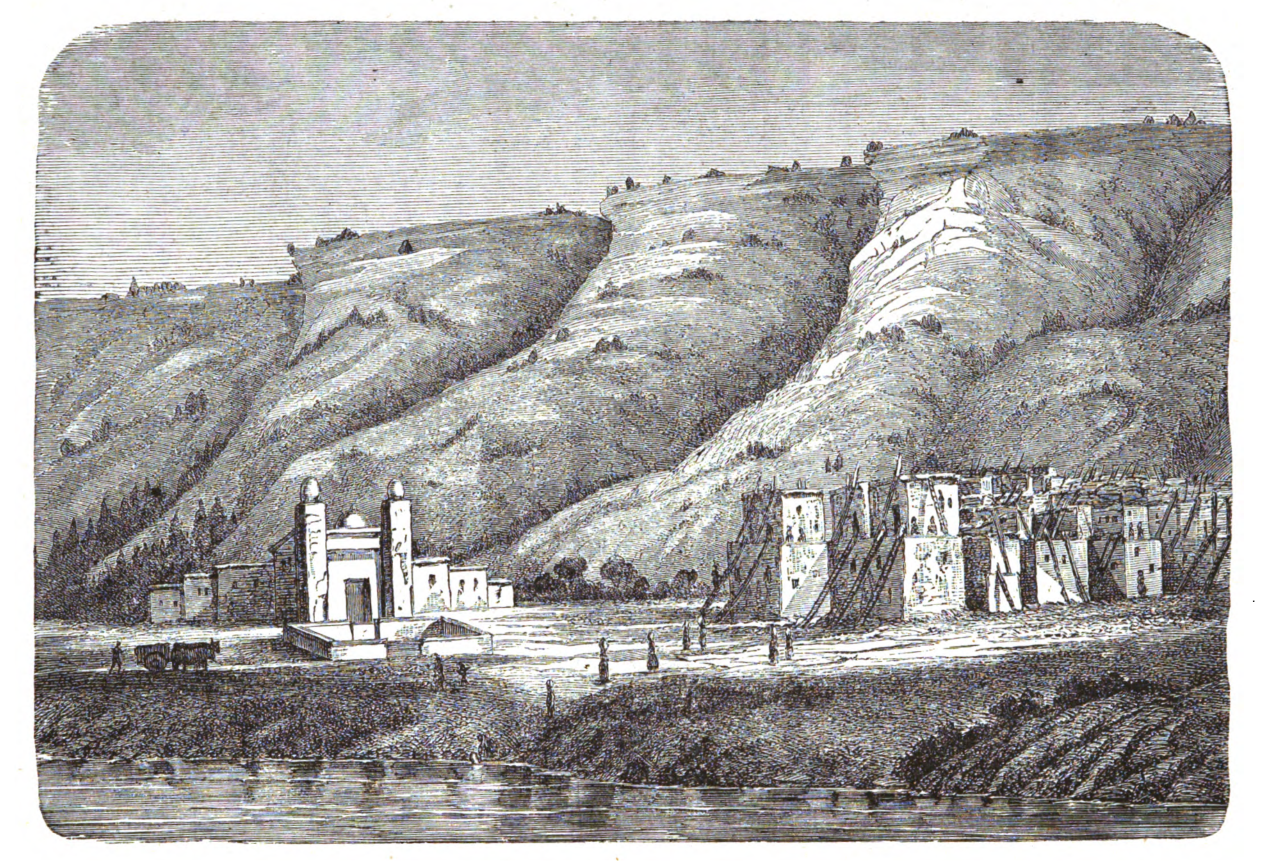
pendant trop longtemps, de s'assurer l'impunité de leurs crimes et de leurs excès en tous genres.

Les troupes de l'un quelconque des deux pays peuvent les poursuivre et les capturer sur le territoire voisin. Mais les chemins de fer seront encore le moyen le plus puissant et le plus efficace de s'en rendre maître ou de s'en débarrasser, en les forçant à gagner des régions plus inexpugnables, d'où il leur sera difficile d'inquiéter les blancs.

La distance qui sépare Monterey de San-Antonio dépasse 600 kilomètres. C'est le 18 décembre 1882 que, profitant de l'ouverture récente de la voie ferrée reliant ces deux villes, nous partîmes pour le Mexique.

Le train quitte San-Antonio à 8 1/2 heures du soir. Un beau clair de lune favorise le voyage à travers la prairie vierge jusqu'à Laredo, sur le Rio-Grande, où nous arrêtons le lendemain matin vers 5 1/2 heures. Laredo est une ville toute nouvelle, mais qui ne tardera pas à prendre de l'importance.

Elle se trouve aujourd'hui en communication, par chemin de fer, d'une part avec Matamoros, situé près de l'embouchure du Rio-Grande, d'autre part avec El Paso, à la limite du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona.



LA VILLE DE SAN-FELIPE, SUR LE RIO-GRANDE.

De cette façon, Laredo se trouve placée à la jonction de la ligne partant de la mer des Antilles à l'est et aboutissant à la Californie et à l'océan Pacifique à l'ouest, et de la grande voie unissant Mexico à New-York.

Nous quittons la gare américaine pour nous rendre à la gare mexicaine, assez éloignée de la première; un omnibus nous y conduit.

Il semble, en y arrivant, qu'on ait déjà le pied sur un pays nouveau ; toutes les inscriptions, tous les avis imprimés, toutes les indications sont en espagnol ; vous payez votre ticket en dollars américains, mais l'employé vous rend de la monnaie mexicaine; les visages et les costumes annoncent un autre peuple que celui que l'on coudoyait il y a quelques instants à peine. Seuls les cars et le personnel des trains rappellent les États-Unis; le garde qui va nous accompagner jusqu'à Monterey est même — détail caractéristique — absolument ignorant de la langue espagnole. Il n'en connaît pas un traître mot!

Après une heure d'attente, dont nous profitons pour déjeuner, le train s'ébranle; il parcourt d'abord une certaine étendue de terrain qui paraît fort meuble —

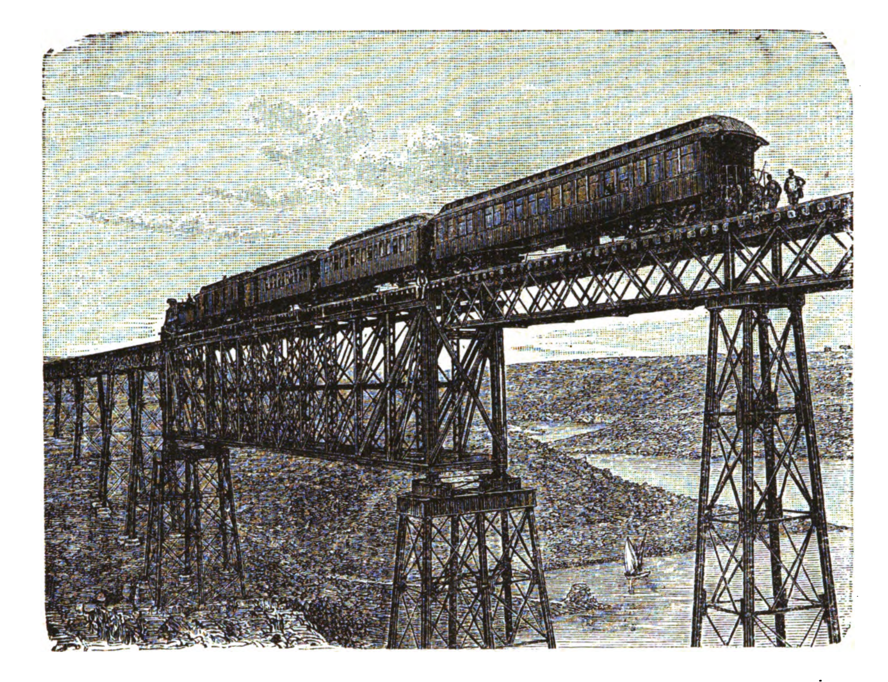
je remarque, de divers côtés, de vastes crevasses dans le sol, — puis il s'engage sur l'immense pont métallique jeté au-dessus du Rio-Grande.

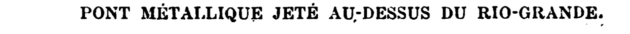
Le moment est solennel, et je sens l'émotion me gagner ; on ressent toujours quelque impression en abordant une terre inconnue, et cette impression est surtout vive lorsqu'une limite naturelle, imposante comme le Rio-Grande, marque la séparation entre le pays connu et celui que l'imagination vous fait entrevoir.

Au point où nous le passons, le fleuve a près de 300 mètres de large ; ses eaux roulent entre deux murailles d'argile verticales, très élevées.

Le niveau du Rio-Grande varie considérablement suivant les saisons et suivant les conditions atmosphériques.

En décembre 1882, il était extrêmement bas ; l'année suivante, mon collègue et ami de la Société belge de géographie, M. J. Leclercq, le vit à une hauteur extraordinaire ; le gonflement des eaux avait été si rapide et leur violence était devenue si grande, qu'elles avaient emporté le pont du chemin de fer ; c'est en barque que notre aimable compatriote dut effectuer le passage du fleuve.





PONT MÉTALLIQUE JETÉ AU-DESSUS DU RIO-GRANDE.

A peine le train a-t-il franchi le pont du Rio-Grande, qu'il s'arrête à une petite station, Nuevo-Laredo. Cette fois, nous sommes sur le sol mexicain.

Toute la population est réunie devant la gare, simple maisonnette en bois.

L'arrivée de chaque train — il y en a deux par jour, mais venant en sens inverse — est un événement pour elle.

Nous sommes accueillis par des exclamations et des rires, par des lazzis et des remarques moqueuses qui nous intéressent fort; les Mexicains, par manière de raillerie, appellent leurs frères du Nord des *gringos;* la foule bruyante et animée qui nous entoure ne se fait pas faute de nous lancer ce sobriquet, que, personnellement, j'écoute avec indifférence, et qui ne paraît pas émouvoir davantage mes compagnons de route yankees.

Pendant ce temps, la douane visite nos bagages, besogne bien vite terminée ; puis, nous nous remettons en marche, salués cette fois par de vigoureux vivats.

Les chaparrals couvrent une partie de l'horizon; les cactus atteignent des proportions énormes ; nous traversons un pays désolé, stérile, complètement désert;

aussi loin que les yeux peuvent sonder la plaine, pas une habitation, pas un être humain ne se montrent.

J'examine les voyageurs mexicains montés à Nuevo-Laredo; la plupart ont la ceinture ornée de revolvers et de poignards, ce qui donne à l'ensemble de leur allure un aspect des plus rébarbatifs, accentué encore par la fixité et l'énergie de leur regard.

Le soleil brille dans un ciel sans nuages et darde sur nos têtes ses rayons les plus ardents. La réverbération de sa lumière sur le sable est d'une intensité extraordinaire; il semble qu'à de certaines places — les mieux éclairées par rapport à nous — des flammes sortent de terre, tellement la radiation solaire conserve de son énergie dans cette atmosphère sèche et transparente du nord du Mexique.

Mais j'aperçois enfin quelques traces d'habitations. Ce sont de misérables huttes échelonnées le long de la voie ferrée, où vivent les ouvriers chargés de l'entretien de celle-ci.

On est parvenu à embaucher pour ce service des métis indo-mexicains, qui me rappellent ceux des environs de San-Antonio.

Les enfants courent tout nus autour des huttes; des morceaux d'une viande noirâtre, couverts de mouches, sèchent à l'air, suspendus à des cordes.

Pendant plusieurs heures, et de loin en loin, nous ne rencontrons pas autre chose que ces cabanes d'ouvriers.

Plus tard, nous apercevons des montagnes se profilant à l'horizon ; ce sont les premiers contre-forts d'une grande chaîne parallèle à la Sierra Madre, laquelle continue les Monts Rocheux au Mexique.

Puis des yuccas apparaissent en grand nombre ; parfois des touffes d'agaves y sont mêlées.

Nous croisons une caravane assez nombreuse, composée d'une quinzaine d'hommes et de femmes, tous à cheval, dans des costumes très pittoresques.

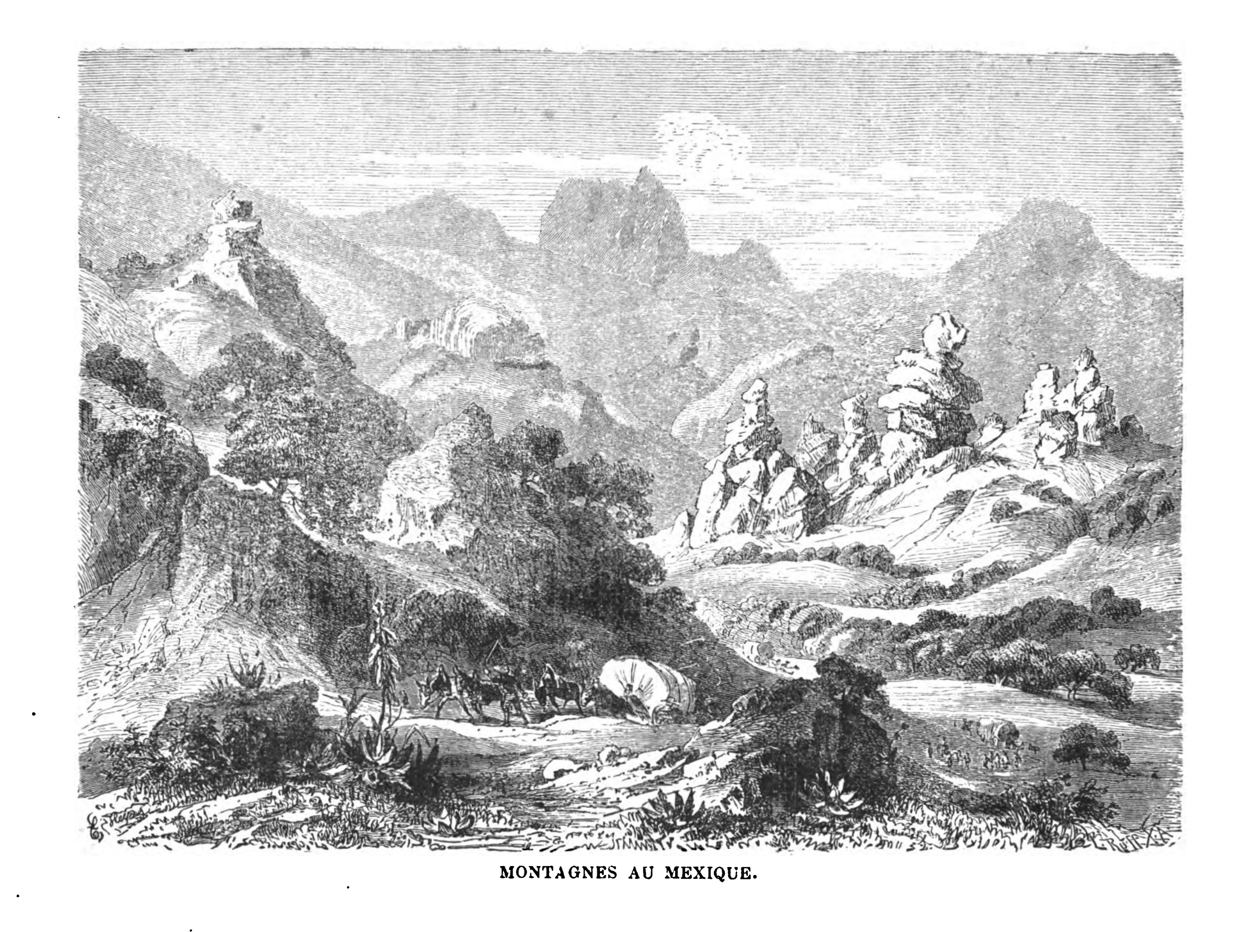
Quelques instants après, nous dépassons deux cavaliers isolés, dont les montures soulèvent autour d'elles d'épais nuages de poussière ; il prend à l'un d'eux fantaisie de lutter de vitesse avec nous, et le voilà galopant à nos côtés avec un entrain du diable.

Le spectacle de ce cheval écumant, dévorant l'espace avec une sorte de rage folle, aiguillonné qu'il est par son maître, a un côté vraiment sauvage ; mais naturellement le coursier de fer l'emporte sur le pauvre animal, que nous voyons s'arrêter après nous avoir suivis de près pendant cinq minutes.

Le conducteur du train nous dit que nous arriverons vers midi à Lampazos, la première localité de quelque importance après Laredo. A mesure que nous nous en rapprochons, le paysage gagne en beauté.

Des montagnes semblent surgir de toutes parts ; leurs pics se dessinent sur le ciel avec une netteté vraiment admirable. Ces masses imposantes revêtent des teintes fort sombres, tandis que l'atmosphère au-dessus de nous est d'un bleu azuré absolument pur.

La contrée que nous traversons est l'une des plus remarquables du globe par la siccité de son climat ; il y fait encore plus sec qu'au sud-ouest du Texas. La pluie y est rare, partioulièrement en hiver, et pendant toute l'année le degré d'humidité de l'air reste fort bas.



MONTAGNES AU MEXIQUE.

C'est à cette sécheresse exceptionnelle qu'il faut attribuer l'aridité du sol dans ce pays, comme aussi l'absence complète de maladies des voies respiratoires. On sait que l'organisme humain s'accommode admirablement bien de ce régime atmosphérique, qui le rend indemne des nombreuses affections pulmonaires dont nos pays brumeux et humides sont affligés.

Lors du voyage dont je raconte les incidents l'air était d'une pureté telle, que les sommets des montagnes placés à plus de 25 lieues de distance me paraissaient éloignés de quelques kilomètres seulement.

Toutes les aspérités de ces cimes majestueuses, les moindres échancrures de leurs contours, les forêts mêmes qui les couronnaient pouvaient se distinguer jusque dans leurs derniers détails ; aucun voile de vapeurs, si faible, si mince qu'il fût, aucune trace de nuage ne venaient en altérer la netteté ; elles se détachaient sur le ciel comme un décor que l'on aurait eu devant soi à cent mètres plus loin.

Le spectacle de ces montagnes se croisant en tous sens, dans cette atmosphère d'une limpidité sans égale,

était réellement merveilleux ; j'en conserverai longtemps le souvenir.

Lorsqu'on reportait les regards sur la plaine, un tableau non moins intéressant se dressait devant nous ; les yuccas, de chétifs et clairsemés qu'ils étaient au début, se montraient ici en rangs pressés et de taille énorme ; par moments ils prenaient les proportions d'arbres gros et grands et formaient de véritables forêts. On ne peut malheureusement tirer aucun parti de ces yuccas géants ; leurs fibres manquent de consistance, de solidité.

Mais il est près de midi ; Lampazos apparaît au loin. C'est un gros village aux maisons d'un blanc cru, éclatant.

Avant d'y arriver on passe le Rio-Salado, rivière assez large rappelant le Rio-Grande par la forme de son lit, mais d'aspect moins imposant. Puis on aperçoit les premiers champs cultivés qu'offre le Mexique lorsqu'on y pénètre par le nord ; le maïs domine, mais il est encore d'apparence chétive.

Depuis notre départ de Laredo nous avons constamment gagné des altitudes de plus en plus élevées ; à Laredo même nous nous trouvions



VÉGÉTATION DES HAUTS PLATEAUX DU MEXIQUE.

à 200 mètres environ au-dessus du niveau de la mer ; à Lampazos on domine ce niveau de 420 mètres. Les extrémités des diverses branches de la chaîne de montagnes que nous apercevons depuis le matin poussent leurs ramifications jusqu'à la région où nous venons de pénétrer. Nous aurons à gravir leurs pentes jusqu'à Monterey, dont l'altitude dépasse 500 mètres.

Le train s'arrête pendant près d'une demi-heure à Lampazos, le temps de dîner et de faire connaissance avec la cuisine mexicaine. Ce début n'est pas brillant.

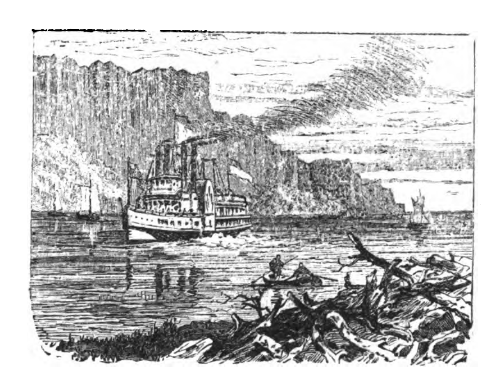
On nous sert un potage dont il me serait difficile de définir la composition, puis du bœuf avec du riz, et enfin l'inévitable plat de *frijoles,* le mets national par excellence. Le haricot est la base de l'alimentation au Mexique ; il se montre à chaque repas, accommodé de multiples façons.

Au sortir de Lampazos, on remarque à quelque distance des formations géologiques très curieuses, rappelant à s'y méprendre les fameuses *palissades* des bords de l'Hudson. Ces *palissades* sont une sorte de murailles rocheuses, à parois verticales, atteignant

parfois jusqu'à près de 100 mètres de haut et qui s'étendent, d'une manière ininterrompue, le long de l'Hudson, sur une distance de plus de 30 kilomètres.

La nature a dû être maintes fois bouleversée dans ces régions du Mexique septentrional, anciennement volcaniques ; des affaissements gigantesques de terrains ont dû s'y produire, créant tout à coup des différences de niveau considérables là où le sol était uni à perte de vue.

Le train s'engage bientôt entre deux rangées de montagnes parallèles : il ne quittera cette espèce de large couloir qu'aux environs de Monterey.



L'HUDSON (LES PALISSADES).

Après le développement graduel et remarquable des yuccas, dont je parlais il y a un instant, on assiste à celui des agaves. C'étaient d'abord, à la limite sud des chaparrals, de faibles touffes perdues au milieu des cactus ; ce sont maintenant de superbes plantes, aux feuilles hautes de plus de deux mètres, terminées par des piquants durs comme l'acier et longs d'au moins douze centimètres.

C'est l'agave américaine, ou *maguey* comme l'appellent les Mexicains, qui croît ici. La sève de maguey sert à fabriquer le vin de *pulque*, dont l'aspect ressemble à celui du lait, et qui constitue la boisson populaire du pays. Des parties entières du Mexique sont couvertes de cette plante. Le temps qu'elle emploie à arriver à maturité complète dépend de sa distance à la mer. La période de croissance peut varier de cinq à vingt ans.

Dans les terres chaudes *(tierras calientes)*, ses fleurs apparaissent après cinq à sept ans ; dans la région tempérée *(tierras templadas)*, après dix à douze ans ; dans la zone des terres froides *(tierras frias)*, il faut souvent attendre vingt ans avant qu'elles se montrent. Lorsque le maguey est en fleurs,

sa tige atteint parfois un diamètre de 30 centimètres et une hauteur de 4 à 6 mètres. On ouvre cette tige et on en retire la pulpe; dans le creux formé de la sorte, on place un vase où vient tomber goutte à goutte un jus mielleux acidulé. On laisse la distillation se faire pendant une période de cinq à sept mois consécutifs. La quantité de jus qu'on peut ainsi recueillir dans l'espace d'un jour n'est souvent pas inférieure à 7 ou 8 litres.

Les propriétés saccharines et mucilagineuses de cette sève provoquent une fermentation rapide, et la liqueur qui en résulte, quoique d'un goût nauséabond, répugnant même lorsqu'on en boit la première fois, est considérée, par ceux qui parviennent à vaincre cette répulsion du début, comme supérieure à toutes les autres boissons. Les Indiens, qui estiment fort la saveur de ce breuvage, lui attribuent en outre des vertus médicinales; ils en font un usage des plus fréquents.

Le maguey servait non seulement de vigne, mais aussi de chanvre et de papyrus chez les anciens Mexicains. Leurs hiéroglyphes étaient généralement peints sur un papier préparé avec ses feuilles, et ils fabriquaient, au moyen de ses fibres, un fil fort et uni,

la *pita,* encore employé et très estimé au Mexique aujourd'hui.

Nous nous arrêtons encore, pendant l'après-midi, à Villaldama, puis à Salinas, sur le Rio-Pisquerto. Salinas est une ville de 4,000 âmes, assise très pittoresquement au pied d'une montagne en forme de cône, isolée, très sombre, et dont la masse se détache avec une grande netteté sur le fond du ciel.

Ici la vie commence à se montrer. Plusieurs équipes d'ouvriers travaillent à la voie ferrée, et un certain nombre d'entre eux montent sur le train pour se rendre à Monterey, où nous débarquons vers 5 1/2 heures.

Monterey, capitale de l'État de Nuevo-Leon, est l'une des villes les plus importantes du NE. du Mexique. Sa population s'élève à près de 20,000 habitants. Comme son nom l'indique, elle est entourée de montagnes, à l'E., au S. et à l'O. Au N. et au NE. s'ouvre une vallée immense, couverte en partie de champs très fertiles et parsemée de plusieurs petites villes et de nombreux villages.

Une rivière assez large, le San-Juan, contourne la ville de l'ouest à l'est par le sud ; elle roule des eaux profondes et tempétueuses en été, mais en hiver elle est presque toujours à sec. C'est ainsi que je la vis dans la dernière quinzaine de décembre 1882, et elle était, à cette époque, depuis assez longtemps déjà privée d'eau, car son lit portait la trace de plusieurs chemins allant d'une rive à l'autre, formés par le passage continuel des piétons et de véhicules de tous genres.

La ville elle-même se trouve située sur la rive gauche du San-Juan ; le long de la rive droite on voit échelonnées les cabanes de la population indienne ; ces cabanes, faites de tiges de canne à sucre et recouvertes de chaume, rappellent jusqu'à un certain point celles des nègres de l'Afrique équatoriale ; il est à peine besoin d'ajouter qu'elles ont une apparence fort pauvre.

Les êtres qui grouillent dans ces huttes ont un extérieur malpropre et misérable ; une multitude de chiens et quelques porcs prennent leurs ébats au milieu d'eux.

Ces Indiens jouissent d'une assez triste réputation ; on me les dépeignit comme ne formant qu'une vaste



INDO-MEXICAINS.

association d'assassins et de voleurs, dont il était prudent de ne pas s'approcher à la tombée de la nuit.

J'eus cependant la curiosité de tenter l'expérience. Je parcourus le village dans toute sa longueur, non sans exciter une vive curiosité parmi ses habitants et sans ameuter la gent canine sur mon passage : mais j'arrivai au bout sans encombre ; je rencontrai, certes, maints visages douteux, mais je ne fus inquiété d'aucune façon.

L'impression que je ressentis en entrant dans Monterey, le soir de notre arrivée, fut profonde. Jamais je n'oublierai le calme de ces rues presque désertes, aux maisons lourdes et massives, ressemblant à autant de prisons par leurs fenêtres garnies de gros barreaux de fer.

Il me semblait pénétrer dans une ville morte ou dans un grand béguinage. J'avais encore les oreilles pleines du bruit et de l'animation de San-Antonio, que j'avais quittée depuis moins de vingt-quatre heures ; ici tout était silencieux : pas un cri, pas le moindre roulement de voiture ; çà et là un homme ou une femme, marchant nu-pieds, passant comme une ombre

le long des maisons, rapidement, en se dissimulant le plus possible.

J'avais beau, à chaque croisement de rues, les sonder du regard dans l'espoir de découvrir quelque coin ayant apparence de vie, offrant un peu de mouvement ; mais rien, absolument rien. Ce n'est qu'à l'*Hôtel Iturbide,* où mes compagnons et moi descendîmes, que je m'aperçus enfin que Monterey n'était pas une ville complètement abandonnée.

Plus avant dans la soirée les choses changèrent de face; me promenant un peu à l'aventure, j'arrivai sur l'une des places principales de la ville, où se tenait une sorte de foire, et je trouvai là une foule bruyante et pleine d'entrain.

Le hasard me servait à souhait pour faire des études de mœurs locales. Tout le pourtour de la place était garni de petites baraques où s'entassait un nombreux public. Dans toutes on jouait avec passion.

Le jeu préféré était le loto. Rien n'était plus curieux et plus intéressant que la vue de ces gens aux costumes pittoresques, assis en rangs pressés autour de grandes tables, éclairés par une ou deux lampes fumeuses, les yeux allumés par l'espoir du gain.

Il y avait de l'âpreté, des lueurs sauvages dans leurs regards ; leur attitude et leurs gestes dénotaient une surexcitation nerveuse intense, à peine contenue par de visibles efforts de volonté. Parfois des querelles violentes éclataient brusquement, pour un rien : une contestation au sujet du numéro gagnant, une réclamation du patron de la baraque. On semblait prêt à en venir aux mains ; mais les joueurs désintéressés dans l'affaire imposaient aussitôt silence aux querelleurs, et de nouvelles parties s'engageaient rapidement.

Dans certaines de ces baraques on jouait gros jeu ; les tables étaient recouvertes de pesos (pièce d'argent valant 5 francs), voire même de pièces d'or. Fait curieux : la grande majorité de ces fanatiques du loto ne connaissaient pas la valeur des chiffres ; ceux-ci étaient remplacés par de petites vignettes, comme à notre jeu de l'oie.

Au centre de la place se tenaient les promeneurs, sans doute réduits à ce rôle plus calme et plus modeste par l'état précaire de leur gousset ou par la mauvaise fortune.

Drapés avec beaucoup de grâce dans leurs amples manteaux de nuances diverses, la tête couverte

de larges sombreros fièrement posés, ils causaient entre eux par groupes, avec une animation et une vivacité extraordinaires, en conservant toujours dans leur allure et dans leurs mouvements cette distinction et cette élégance natives qui sont le propre des peuples de race espagnole.

Les jeunes filles et les femmes restaient assises sur de grandes dalles de pierre, placées de distance en distance, tout autour de la place, en guise de bancs.

Comme il se faisait tard, je songeai à rentrer au logis, non cependant sans avoir bu un verre de *mezcal*, liqueur dont on m'avait beaucoup parlé à San-Antonio et qui ressemble assez au genièvre par son goût et par sa couleur. C'est encore un produit de la distillation de la sève du maguey.

En arpentant les rues désertes, je remarquai que les fenêtres n'étaient pas vitrées, fait qui avait échappé à mon attention quelques heures auparavant, au moment de notre arrivée. On pouvait ainsi parfaitement voir tout ce qui se passait dans les appartements éclairés du rez-de-chaussée ; dans plusieurs maisons, où il y avait *tertulia* ou réception, des groupes de señoras causaient

entre elles en se laissant aller au balancement de leur *butaca* ou *rocking-chair*.

Dans les appartements non éclairés, les hôtes étaient généralement assis derrière les barreaux de la croisée. Celle-ci forme saillie sur la rue comme nos balcons et ne s'élève pas à plus de 50 centimètres au-dessus du sol ; on est là, en quelque sorte, sur la voie publique.

Le soir, on ferme ces *puertas ventanas,* ou portes-fenêtres, au moyen de volets.

Mon attention fut aussi attirée par les allées et venues des veilleurs de nuit, dont les lanternes étaient comme autant de petits phares brillant aux extrémités des rues.

Ces veilleurs tiennent à la main une pique qu'il font résonner sur le pavé à certains intervalles ; ils s'assoient d'habitude sur le bord du trottoir, leur lanterne posée à terre devant eux, et sont répartis de manière telle que l'un quelconque des hommes ait toujours deux de ses collègues en vue ; par ce moyen l'alarme ou un signal donnés en un point peuvent se transmettre rapidement à travers toute la ville.

J'eus l'occasion quelques jours plus tard, passant devant la garde de police, d'assister à l'inspection du corps des veilleurs; ils étaient alignés sur deux rangs, pique d'une main, lanterne de l'autre ; l'inspection finie, ils se dispersèrent pour regagner leurs postes respectifs. C'était là un spectacle très curieux.

Le lendemain, je me mis en route de bonne heure pour faire plus ample connaissance avec les divers quartiers de Monterey.

Ma première visite fut pour la place de Saragoza, qui forme un admirable square aux larges dimensions, planté de beaux arbres, parmi lesquels dominent de superbes orangers ; au centre du square s'élève une jolie fontaine en marbre.

La place est fermée d'un côté par le Palais gouvernemental, grand bâtiment d'apparence assez insignifiante, où sont réunies les diverses administrations civiles et judiciaires ; le côté opposé est en partie occupé par la cathédrale ; à proximité on remarque le bureau des postes. Des maisons particulières, des magasins, des cafés terminent la Plaza de Saragoza à droite et à gauche du Palais.

Je vais voir d'abord l'hôtel de ville et le tribunal. Des employés très aimables me font passer dans une suite de bureaux et me donnent d'intéressants renseignements sur l'organisation des pouvoirs municipaux au Mexique. J'apprends entre autres choses que toutes les fonctions électives sont absolument gratuites dans ce pays.

J'assiste aussi à une séance du tribunal ; les accusés restent debout au fond de la salle, tenus en respect par des hommes de police ; les juges et les avocats ont le costume civil comme aux États-Unis.

De là, je me rends à la cathédrale, qui, sans offrir rien de remarquable, mérite cependant une visite.

Je vais ensuite au bureau des postes, mais je le trouve fermé ; on me dit qu'il en est ainsi chaque jour de midi à une heure. J'y retourne après cette heure, désireux de me munir de quelques timbres pour des lettres à expédier en Europe ; mais l'employé m'apprend à mon grand étonnement qu'au Mexique le débit des *sellos de correo* est prohibé et que les correspondances doivent être toutes remises au bureau, qui applique lui-même

les timbres. Singulière précaution, dont, aujourd'hui encore, je ne parviens pas à comprendre l'utilité ou la nécessité.

Le coup de midi est annoncé chaque jour à Monterey par une sonnerie générale des cloches. La place se remplit de monde à ce moment, et pour l'étranger il y a alors ample matière à d'intéressantes observations. Je vois ainsi combien le Mexicain a le pied d'une petitesse extrême ; il est à peine plus grand que celui d'un enfant chez nous, et cependant cette conformation paraît naturelle, elle ne présente rien de disgracieux.

J'aperçois aussi sur la place de Saragoza, et pour la première fois de ma vie, un officier boiteux. Oui, boiteux, bien que le fait paraisse à peine croyable. Cet officier était cependant en activité de service, puisqu'il passait en tête de plusieurs compagnies. Le fait n'avait pas trop lieu d'étonner, toutefois, eu égard au débraillé de la plupart des militaires à Monterey; jamais je n'ai rencontré de troupes régulières aussi misérablement vêtues, d'aspect si négligé et d'allure si peu martiale.

Les hommes de police n'étaient pas mieux partagés sous le rapport du costume ; je parle de ceux dont les

fonctions me semblaient analogues à celles de nos « agents de ville ». L'un d'eux, que je coudoyais tous les jours, allait nu-pieds; il avait un pantalon de toile presqu'en lambeaux et un semblant de veste salie par la poussière et constellée de nombreuses taches de graisse.

Le soir, la place offrait non moins d'animation qu'à l'heure de midi. Le public était surtout nombreux les jours où la musique militaire se faisait entendre. Pendant le concert, les hommes se promenaient autour du square en marchant dans un sens, les dames dans l'autre; celles-ci avaient toutes la cigarette aux lèvres.

Pour moi, ce qui m'attirait chaque soir sur cette place, c'était la perspective admirable de son cadre de montagnes sous l'effet du brillant clair de lune; ces montagnes paraissaient alors plus rapprochées et leurs formes plus gigantesques que dans le jour; leurs masses grandioses se profilaient sur le ciel en prenant des contours bizarres et fantastiques. Une température d'une douceur exceptionnelle venait encore ajouter au charme de ces soirées.

Le marché de Monterey est aussi fort curieux à visiter. C'est là qu'on peut voir les types les plus

caractéristiques de métis indo-mexicains. Des fruits et des légumes de tout genre, la plupart inconnus dans nos contrées du nord de l'Europe, sont étalés sur le sol ou dans les galeries du marché. En fait de fruits connus, il y a là des oranges d'un goût et d'un parfum exquis ; jamais je n'en avais mangé de pareilles.

Beaucoup de marchandes offrent en vente de petits pains de sucre appelés *piloncillas ;* c'est une spécialité du nord du Mexique. Ces *piloncillas* sont de petits cônes de sucre brun, d'un goût assez agréable, bien qu'un peu aigrelet ; ce sucre est le produit immédiat de la cuite du jus de canne par les paysans ; on fait bouillir ce jus au point de l'épaissir considérablement, puis on le laisse se coaguler dans des formes.

Un côté du marché est spécialement réservé à la vente de petits objets en terre cuite, bariolés de multiples couleurs. Il se fait un grand commerce de ces menues choses, de même que des bijoux en filigrane d'or et d'argent.

Après deux jours passés à parcourir la ville de Monterey en tous sens, il me tardait d'aller faire connaissance avec les montagnes qui, de l'est



TYPES MEXICAINS.

à l'ouest, sur la rive droite du San-Juan, l'entourent d'une manière ininterrompue. L'une d'elles surtout, dont la cime isolée et majestueuse domine ses voisines, attirait particulièrement mes regards. On la nomme *silla de la señora*, selle de la dame, et, en effet, sa partie supérieure ressemble à s'y méprendre à une selle d'amazone. Une après-dînée, je partis avec l'intention bien arrêtée de la gravir jusqu'au sommet ; mais je dus abandonner ce projet, ayant reconnu, après plus d'une heure de marche, que j'étais encore fort éloigné de sa base. L'air est si pur dans ce pays, que les objets situés à plusieurs lieues semblent très rapprochés, et l'on est tout désorienté quand il s'agit d'estimer les distances par la vue de repères lointains.

Je me vis donc forcé de renoncer à faire l'ascension de la *silla*, et je me rabattis sur une montagne moins éloignée ; elle était aussi de moindre altitude. Après une heure d'efforts, j'arrivai au bout de mon escalade, et là un spectacle d'une beauté incomparable me tint longtemps captivé. J'avais à mes pieds plus de vingt villes ou villages, à commencer par Monterey, dont les maisons peintes en rouge, en jaune, en bleu en vert ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

avaient été mises à contribution ; elles formaient un ensemble des plus bizarres, très original, mais aussi très pittoresque. Cette vieille cité mexicaine, restée pendant plusieurs siècles en dehors de toute relation avec d'autres contrées et même avec les régions méridionales et plus civilisées du Mexique, a un certain air oriental quand on la contemple à distance et d'un point situé à quelque hauteur. Aujourd'hui encore, à part le chemin de fer et les gens de l'hôtel, rien n'y rappelle les États-Unis ou l'Europe.

La vallée de Monterey se déploie au NE. de la ville, et elle va en se rétrécissant à mesure qu'elle avance vers le N. ; sous Monterey sa largeur est de 30 lieues environ, plus loin cette largeur varie entre 5 et 6 lieues. Le chêne et le pacanier, le bananier, l'oranger et l'ananas y croissent, entourés de vastes champs de froment et de maïs, et d'immenses plantations de sucre et de *maguey*. Cette vallée est célèbre par sa beauté, sa fertilité et sa salubrité.

Vers le sud court une ligne de montagnes élevées, de teinte bleu sombre, aux sommets déchiquetés. A certain endroit cette chaîne montagneuse tourne brusquement au SSO. ; ce changement de direction

me permettait d'apercevoir partiellement la vallée de Saltillo et la plupart des villes qui y sont échelonnées.

Pendant que du poste d'observation où je m'étais installé je donnais libre cours à mon admiration, je vis s'avancer à tire-d'aile, de l'horizon, un vautour à large envergure, de l'espèce si commune dans les prairies du Texas. Je n'y fis pas d'abord grande attention, mais un second, puis un troisième, enfin un quatrième vautour s'étant en peu d'instants montrés de divers côtés, tous se dirigeant vers la montagne où je me trouvais tranquillement assis, dans une immobilité presque complète, ma curiosité s'éveilla peu à peu et fit bientôt place à un véritable étonnement lorsque j'aperçus ces énormes oiseaux de proie, dont la troupe avait considérablement grossi, s'arrêter au-dessus de ma tête et se mettre à planer en se rapprochant constamment de moi. Je pensai d'abord que quelque animal mort gisait dans le voisinage, mais je finis par comprendre que c'était ma propre personne que ces incommodes visiteurs avaient euc pour objectif en venant de mon côté. L'état d'immobilité où j'étais longtemps resté en contemplant le splendide panorama de la vallée

de Monterey les avait évidemment trompés. Ils me croyaient passé de vie à trépas et m'avaient sans doute jugé digne de leur convoitise. A certain moment plusieurs d'entre eux vinrent tournoyer si près de moi, que j'aurais pu sans peine les atteindre à l'aide d'un bâton. Leurs ailes déployées avaient des proportions effrayantes, et dans le mouvement rapide qui leur était imprimé elles auraient pu d'un choc me renverser sur le sol. Je dus faire du bruit et lancer quelques pierres dans leur direction pour montrer à ces ennemis improvisés qu'ils s'étaient dérangés inutilement.

On sait que les vautours ne s'attaquent jamais aux êtres vivants. Je n'avais donc pas à craindre d'être assailli par la bande qui m'avait dérangé de si désagréable façon, mais je jugeai toutefois plus sage de quitter ces lieux où, pendant qu'on admirait le paysage, il fallait se livrer à des gesticulations pour éviter le contact des oiseaux de proie. Je descendis la montagne du côté opposé à celui par où j'étais venu. J'arrivai, non sans peine, dans une vallée étroite, d'une grande beauté, puis j'atteignis un chemin qui conduisait directement à la ville. C'était le 25 décembre, jour de Noël ;

le temps était superbe ; il faisait une chaleur sèche, piquante, très supportable, bien que le thermomètre à l'ombre marquât plus de 35° C.

Le soleil n'incommode jamais dans ces pays où l'air contient si peu de vapeur d'eau.

Le lendemain fut consacré à diverses promenades et excursions. Nous partons en voiture, le matin, pour un petit village bâti à 7 kilomètres de Monterey, et près duquel plusieurs sources sulfureuses jaillissent à la base des montagnes. Ces sources ne sont aucunement utilisées ; on va les voir comme sujets de curiosité, et cependant deux ou trois d'entre elles sont très abondantes.

De là nous allons visiter la caserne d'artillerie, installée dans les bâtiments de l'ancien évêché de la province, au point culminant d'une colline assez escarpée. Les chemins qui y conduisent sont couverts d'une épaisse couche de poussière fine, que les chevaux soulèvent sous leurs sabots ; nous sommes constamment au milieu d'un nuage suffocant, si compact qu'il nous empêche de rien distinguer à vingt mètres de distance. C'est surtout sur la route qui mène de Monterey à Saltillo que nous nous trouvons incommodés par cette espèce de simoun,

dont l'effet est d'imprégner tous nos vêtements d'une épaisse couche de sable jaune. Et il paraît qu'en cette saison tout le chemin que nous suivons, sur une longueur de plus de 75 kilomètres, forme ainsi comme un véritable fleuve de poussière.

Nous arrivons enfin à la caserne, but de notre excursion. On nous en permet l'entrée. La plupart des hommes sont dans la cour intérieure, assis par terre le long des murs, ayant presque tous une compagne à côté d'eux. Dans certains groupes on cause, dans d'autres on travaille; l'homme répare ou nettoie quelque objet de son fourniment, la femme raccommode quelque article de sa toilette. La scène est curieuse à observer. Nous pénétrons dans les chambres des soldats. Elles ont un pauvre aspect ; on sent que le bien-être est ici complètement inconnu. Quel contraste avec nos casernes-modèles, où les locaux sont propres, soigneusement entretenus ; où les hommes sont bien vêtus et n'ont pas cet air hâve, misérable, qu'avaient les artilleurs de Monterey.

Nous regagnons la ville peu après. Je remarque pour la première fois que certaines maisons ont au-dessus de la porte d'entrée de petits drapeaux rouges. Ce sont, paraît-il, des boucheries, et le petit

fanon rouge sert d'enseigne. J'aperçois aussi plusieurs vastes magasins aux murs entièrement garnis de rayons et de casiers, depuis le plancher jusqu'au plafond ; sur ces rayons et dans ces casiers sont alignés méthodiquement quantité de paquets renfermant les marchandises les plus hétéroclites ; ici des vêtements, là des ustensiles de ménage, plus loin des outils. Ces magasins sont des monts-de-piété. On en trouve à chaque coin de rue, et parfois, en y jetant un coup d'œil, on peut assister à l'épilogue de petits drames intimes ou au prologue de comédies divertissantes. Je vis un jour entrer dans l'un d'eux un homme encore jeune, accompagné de sa femme ou de sa fiancée. Après quelques pourparlers avec le prêteur, l'individu enleva prestement sa jaquette et la déposa sur le comptoir, en échange d'un peu de monnaie qu'il glissa dans son gousset ; puis il sortit en manches de chemise, paraissant heureux et content, ayant sa compagne au bras. Intrigué, je marchai à leur suite et fus conduit ainsi jusqu'à la place où se tenait la foire dont j'ai parlé précédemment, et où le couple s'empressa d'entrer sous l'une des tentes où l'on jouait au loto. Tout cela s'était passé le plus tranquillement du monde,

comme une chose des plus ordinaires. Il est vrai de dire que la douceur du climat permet ici de se débarrasser, avec cette désinvolture, de ses habits.

Ces traits de mœurs locales sont peut-être destinés à disparaître dans un avenir plus ou moins prochain. Depuis l'ouverture de la ligne de chemin de fer qui a mis en communication directe et constante les États-Unis et le Mexique, un flot de Yankees aventureux s'est abattu sur le nord de ce dernier pays. Monterey s'est trouvée la première sur leur route et en a retenu un bon nombre. Ils sont venus troubler le calme séculaire de cette cité antique, la réveiller brusquement de l'engourdissement où elle était depuis si longtemps plongée. Jusqu'ici, à la vérité, l'influence américaine ne fait encore que prendre racine ; les métis indo-mexicains glissent silencieusement le long des maisons comme jadis ; les lourds chariots attelés de dix à douze bœufs sont, à part trois ou quatre mauvaises carrioles branlantes, les seuls véhicules que l'on rencontre dans les rues, et les conducteurs, de peur sans doute de troubler la tranquillité publique, osent à peine élever la voix pour ranimer ou encourager leurs bêtes ; de temps à autre ils lancent un timide *psst*, qui suffit à ces



UNE RUE DE MONTEREY.

animaux dociles pour les inciter à avancer plus vite. Les *frijoles* constitueront encore pendant de longues années, sans doute, le mets principal, la base de tous les repas. Mais l'Américain, si peu qu'il ait été en contact avec les habitants de Monterey, a déjà par divers côtés exercé une action sur leur vie intérieure : les vivres ont renchéri d'une manière sensible, des bars se sont ouverts, les journaux du Texas commencent à se répandre, l'ancienne et unique hôtellerie mexicaine a trouvé un concurrent américain ; enfin, détail infime mais caractéristique, un petit décrotteur de San-Antonio s'était aventuré jusque-là un peu avant l'époque de mon arrivée ; malgré sa déception, en débarquant, de ne rencontrer que des gens marchant nu-pieds ou chaussés de sandales, il n'avait pas abandonné la place et, grâce aux étrangers, il commençait à gagner de quoi vivre honnêtement.

Tous ces faits considérés isolément, et même dans leur ensemble, n'ont certes pas une importance bien apparente, mais ce sont autant d'indices de changements dans l'existence future d'une population restée jusqu'à ce moment à l'écart des agitations, du mouvement et des progrès du monde extérieur.

Nous quittâmes Monterey le 26 décembre, à 8 heures du matin. La société était très nombreuse au départ. Il y avait surtout plusieurs dames et demoiselles mexicaines très enjouées. A peine le train est-il en branle qu'elles se mettent à chanter. Le temps est beau, quoique un peu nuageux. Nous passons devant Salinas et Vilaldama, puis je revois les paysages désolés et silencieux qui continuent, au nord du Mexique, la prairie texane. Toute cette région est d'une beauté sauvage qui provoque l'admiration. Après avoir dépassé Lampazos nous remarquons au loin, venant dans notre direction, une troupe d'au moins vingt à trente cavaliers. Lorsqu'ils sont plus rapprochés de nous, leurs costumes pittoresques et la rapidité de leur allure attirent l'attention de tous les voyageurs. On dirait qu'ils veulent rejoindre le train. Celui-ci les dépasse alors qu'ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres de la voie ferrée. Je les vois ralentir le pas à ce moment et finalement disparaître du côté des montagnes. Que faisaient-ils en si grand nombre au milieu de ces solitudes ? Personne ne put me le dire, mais j'appris quelques heures plus tard que le personnel du train avait reçu avis que nous serions attaqués par des bandits près

du Rio-Grande. Six hommes armés jusqu'aux dents avaient été adjoints aux gardes et se tenaient prêts à tout événement. Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident, et le 27 décembre, après 24 heures consécutives de chemin de fer, nous étions de retour à notre station astronomique.

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE

....

I.

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Lorsqu'on débarque à la Nouvelle-Orléans venant de l'ouest, c'est avec le quartier français que l'on fait d'abord connaissance. Pour l'habitant de nos pays il y a un instant d'illusion : il peut se croire revenu en Europe et s'imaginer avoir été transporté subitement dans une grande ville du midi de la France. Cette partie de la capitale louisianaise a, en effet, un aspect tout français. Les noms des rues, l'extérieur des maisons et jusqu'aux enseignes des magasins

y rappellent la France ; les gens que l'on croise sur le trottoir parlent le français, et avec un accent d'une grande pureté ; leur tournure même se ressent de la patrie d'origine. Les femmes en particulier ont conservé toute la grâce et la vivacité de leurs sœurs d'au delà de l'Océan, au point que l'observateur même le plus indifférent est amené à en faire la remarque. Mais c'est au marché que l'illusion est la plus complète. Là tout est absolument français ou paraît tel : les vendeurs, les acheteurs, les étalages, les inscriptions. Seules, quelques Indiennes au teint olivâtre, accroupies dans un coin et offrant en vente des ochras pilés, y représentent l'Amérique. L'ochra *(Hibiscus esculentus)* est une plante indigène des Antilles. L'ochra pilé forme une poudre verte appelée *gombo* par les créoles de langue française ; cette poudre se met dans une sorte de bouille-abaisse qu'elle fait filer à la manière du macaroni. Une visite à ce marché est chose fort intéressante ; aussi est-on sûr d'y rencontrer tous les étrangers qui descendent à la Nouvelle-Orléans.

Le quartier français, berceau de la ville, est séparé du quartier nouveau, ou américain, par un boulevard dans le genre des grandes artères du centre de

Bruxelles, mais avec plus de largeur, plus de luxe — non pas de constructions, mais de magasins — et surtout beaucoup plus d'animation, de mouvement. C'est *Canal street*. Elle commence au Mississipi et s'étend en ligne droite jusqu'à une distance de trois à quatre kilomètres du fleuve ; sa largeur est de 70 mètres. C'est là que se concentre ou plutôt que vient aboutir toute la vie développée dans les deux quartiers entre lesquels Canal street forme comme une démarcation naturelle ; c'est là aussi que se réunissent, soit pour le départ, soit pour l'arrivée, les nombreux tramcars qui sillonnent la ville en tous sens.

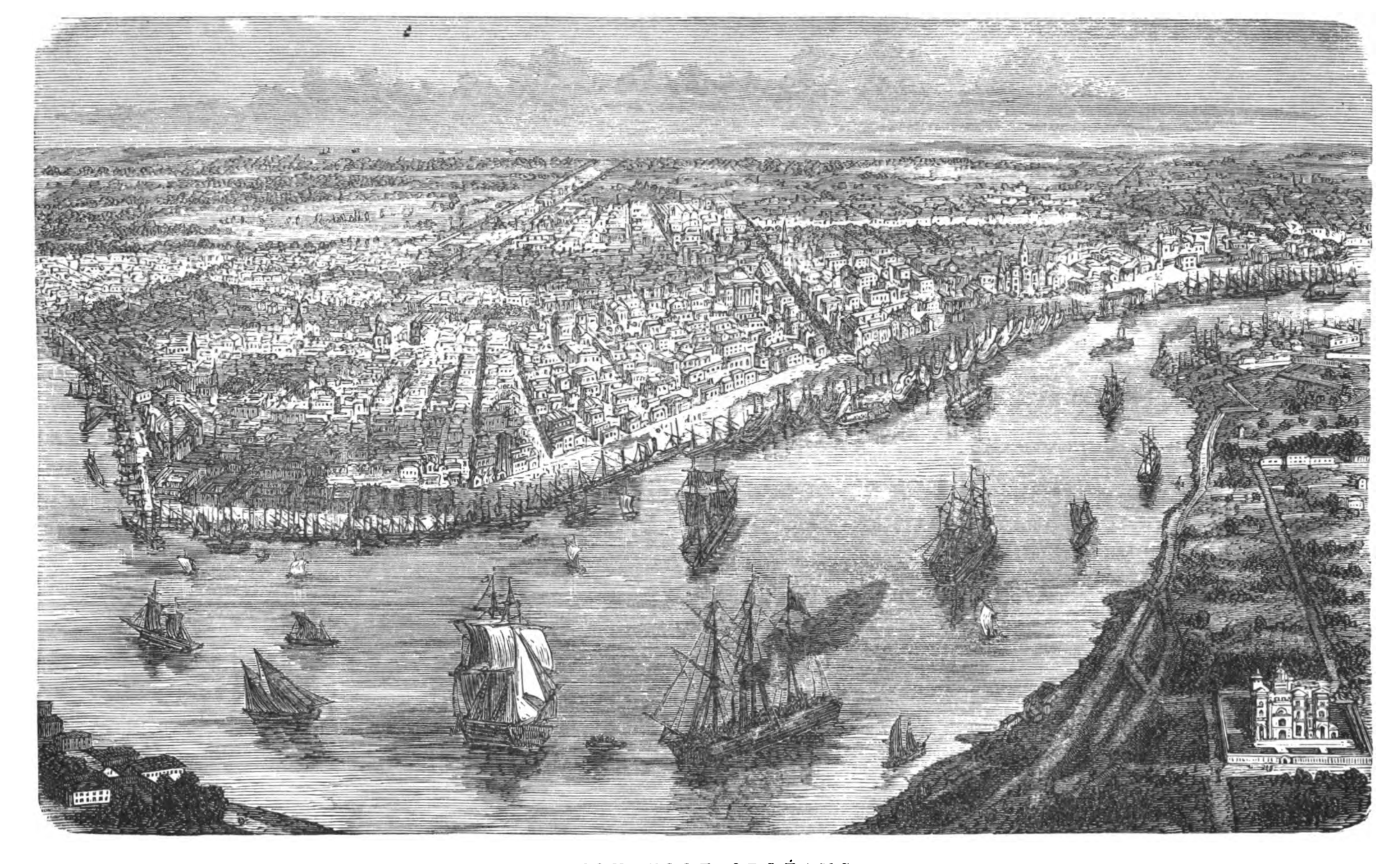
Le soir, des lampes électriques placées au sommet de mâts très élevés versent à profusion la lumière dans cette belle avenue. A l'époque où je me trouvais à la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire au commencement de janvier, la circulation dans Canal street était vers huit heures vraiment extraordinaire. Des flots de promeneurs y arrivaient de toutes parts, occasionnant en maints endroits des encombrements comme on n'en voit chez nous qu'aux jours de fêtes. Cette énorme affluence de monde ne cessait qu'assez tard dans la soirée.

Les différents lieux de récréation et de plaisir : théâtres, cafés, maisons de jeu, concerts, etc., se trouvent du reste groupés dans le voisinage de cette rue célèbre, et tous, sauf quelques rares exceptions, dans le quartier français.

La Nouvelle-Orléans possède un Opéra français, un Opéra italien, des cafés semblables aux nôtres et non pas de simples bars comme dans les autres villes américaines, des concerts à l'instar de Paris, et, en fait d'établissements originaux, particuliers à la ville, de nombreuses maisons de jeux publiques, véritables palais bâtis en marbre blanc, où chaque soir s'entassent quantité de gens qui viennent tenter la fortune. L'entrée de ces maisons est libre ; les joueurs seuls payent une légère rétribution, prélevée sur la masse des enjeux.

La société qui fréquente habituellement ces sortes de temples du jeu n'est pas de tout premier choix, mais elle peut passer pour très distinguée à côté de celle qui hante les cafés-chantants voisins.

J'eus un jour la curiosité d'entrer dans un de ces cafés. A la porte se tenait adossé un policeman, chargé de s'assurer près de chaque nouvel arrivant s'il n'était pas porteur d'armes quelconques. Je dus lui remettre



LA NOUVELLE-ORLÉANS.

mon revolver et mon couteau-poignard. Une autre personne qui entrait au même instant que moi fut fouillée de la façon la plus rigoureuse ; elle se disait non munie d'arme, réponse qui avait sans doute été jugée peu sincère.

Ces précautions de la police sont assez justifiées : la clientèle ordinaire des cafés-concerts et des estaminets borgnes de la Nouvelle-Orléans se recrute dans les pires classes de la société, et sous l'excitation de la boisson, des querelles violentes surgissent à tout propos dans ces endroits suspects. Aussi les meurtres y étaient-ils fréquents avant l'institution du dépôt des armes à l'entrée. La société que je rencontrai dans le café où je m'étais risqué me rappelait celle qui se tenait aux abords des bars à San-Antonio. Les individus qui composaient l'une et l'autre devaient certainement être de la même famille quant à l'honnêteté et à la moralité.

Le lendemain de mon arrivée à la Nouvelle-Orléans c'est vers le fleuve que je me dirigeai tout d'abord. Je m'y sentais attiré comme malgré moi, ayant aperçu de loin, le soir précédent, une vraie forêt de cheminées hautes et étroites, d'aspect des plus bizarres, et paraissant disposées par couples.

Il y avait là de l'inconnu, de la nouveauté, et c'est toujours vers eux qu'on se porte de préférence.

Je ne regrettai pas de m'être laissé aller à ce penchant naturel. Quelle vie, quelle animation, quel intéressant spectacle offre le port de la Nouvelle-Orléans ! Des centaines de grands navires s'y trouvent serrés les uns contre les autres, beaucoup d'entre eux disparaissant presque sous les montagnes de balles de coton qui y sont entassées, et d'où émergent à peine les longues et minces cheminées qui, vues de loin, intriguent si vivement celui qui les remarque pour la première fois. Les navires affectés au transport du coton sont seuls munis de ces tuyaux énormes.

Tout le long des quais s'agite fiévreusement une armée de portefaix, d'ouvriers, de loafers, parmi lesquels les noirs sont en grande majorité. C'est une vaste fourmilière, d'où monte vers le ciel comme une immense clameur, formée des cris les plus divers.

On sait que le nègre au travail est extrêmement remuant ; il gesticule sans cesse, s'époumonne sans raison — peut-être pour se faire croire à lui-même qu'il est tout activité ; on ne saurait mieux le comparer qu'à la mouche du coche. Les noirs du port de la Nouvelle - Orléans possèdent ces diverses qualités

au superlatif, et je vous laisse à penser quel vacarme, quel tohu-bohu doivent résulter de la présence d'au moins 2000 de ces personnages turbulents. Ajoutez-y le bruit provoqué par le chargement et le déchargement des tonneaux, des caisses, des ballots qui encombrent les steamers ou le quai, puis le va-et-vient de toute cette multitude rassemblée au bord du fleuve, et vous n'aurez encore qu'une faible idée du tableau pittoresque, unique, mouvant, bruyant, étourdissant, devant lequel je restai souvent de longues heures en contemplation.

Pendant tout le temps de mon séjour à la Nouvelle-Orléans, je ne laissai pas passer une seule matinée sans venir faire ma promenade le long du Mississipi, me mêlant à la foule des travailleurs, examinant de près la façon dont ils s'acquittaient de leur besogne, observant leurs manières et écoutant leurs propos, jetant un coup d'œil sur la grande variété de marchandises accumulées sur le *wharf*. Je prenais à ces scènes un intérêt qui chaque jour me faisait revenir avec empressement de ce côté de la ville. En m'en éloignant les rues me semblaient désertes, mornes, bien qu'elles me parussent cependant fort animées quand je ne me trouvais plus sous l'influence du bruit et du mouvement intenses du port.

La Nouvelle-Orléans n'a pas que son port, d'ailleurs. Comme on l'a vu plus haut, le quartier français a bien aussi de quoi attirer l'attention et tenir en éveil la curiosité du voyageur, et quant au quartier américain, il mérite non moins qu'on le parcoure et même qu'on s'y arrête assez longuement. Toute une partie de ce quartier est occupée par de superbes *residences*, entourées de vastes jardins où croissent les essences d'arbres les plus rares. Nulle part, dans aucun pays, je n'ai vu un tel ensemble d'habitations aussi remarquables d'aspect et de proportions, et de jardins aussi bien entretenus. Ce sont les maisons de plaisance des riches planteurs de la Louisiane ; beaucoup ressemblent à de vrais palais.

Plus loin on entre dans Carollton, le quartier ouvrier de la Nouvelle-Orléans ; il est certes moins beau que celui de Jefferson City, auquel il fait suite, mais il est non moins curieux à visiter. Ses dernières maisons sont à près de deux lieues de Canal street, et certaines de ses rues, parallèles au fleuve, sont la continuation d'autres qui courent ainsi sans interruption sur une distance de plus de quinze kilomètres.

Les monuments sont aussi rares à la Nouvelle-Orléans que dans les autres villes américaines. Il n'y a guère à citer que le *Custom House* (la Douane), le plus grand édifice des États-Unis après le Capitole de Washington, le *State House* (Palais du Gouvernement), autrefois un hôtel, la Monnaie, l'Hôtel de Ville, tout en marbre blanc et qui présente quelque mérite artistique, la cathédrale catholique de Saint-Louis et enfin l'hôtel Saint-Charles, qui est de tous les établissements du même genre que j'ai vus aux États-Unis le plus beau et le plus monumental. Il y a aussi de jolis squares, dont quelques-uns ornés de statues. Les maisons sont en général fort élevées, principalement dans le quartier français, où on en voit beaucoup avec des galeries couvertes et des balcons en fer ouvragé.

L'une des institutions les plus curieuses à visiter dans le quartier américain est la Bourse du coton (Cotton's Exchange). Grâce à l'obligeance de notre consul, M. Landauer, nous eûmes le libre accès des locaux de la Bourse pendant toute la durée de notre séjour à la Nouvelle-Orléans. Dans la salle de réunion principale les murs sont tapissés de dépêches télégraphiques venant de tous les points

du globe et de grandes cartes donnant la répartition des régions cotonnières dans le monde entier; des tableaux noirs reçoivent des renseignements divers sur la valeur probable ou sur l'aspect de la récolte prochaine; on trouve là aussi les principaux journaux des États-Unis et d'Europe, des cartes du temps du Signal Office très complètes, toutes les indications commerciales et maritimes possibles.

Il se fait chaque jour, au Cotton's Exchange, des transactions pour des sommes énormes; la spéculation y entre naturellement pour une bonne part. C'est ainsi qu'on y vend ou achète les récoltes de plusieurs années à l'avance.

L'Association des marchands cotonniers de la Nouvelle-Orléans compte près de 400 membres, dont les cotisations annuelles réunies forment un total de 80000 dollars. Elle se faisait construire, en 1883, un nouveau local, qui doit être aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de la ville.

Nous fîmes aussi une visite à la Douane et à son directeur, M. Flanders, l'un des amis de M. Houzeau lorsque celui-ci habitait la Nouvelle-Orléans, il y a

quelque vingt-cinq ans. M. Flanders nous fit voir le caveau de la Douane, où sont rangés, en longues files plusieurs fois répétées, des sacs d'or et d'argent. Dans les bureaux de recette il y a également de ces sacs, mais ouverts, et posés sur des sortes de rayons, fixés aux colonnes qui soutiennent le plafond ; des carabines chargées se trouvent à côté ; le directeur a de même, dans son cabinet, deux carabines placées à portée de la main.

L'hôtel où nous étions descendus était situé dans Carondelet street. Ce nom de Carondelet est belge et rappelle un ancien gouverneur de la Louisiane sous la domination espagnole. Les Carondelet ont occupé une place brillante dans l'histoire de notre pays aux XVe et XVIe siècles.

La Nouvelle-Orléans porte le surnom de *Crescent City*, la ville du Croissant, parce que devant la cité ancienne le Mississipi forme une courbe immense. La ville est entièrement bâtie en contre-bas du fleuve ; à marée haute, le sol est de deux à quatre pieds au-dessous du niveau des eaux, contre l'irruption desquelles elle est protégée par une sorte de digue en terre, appelée *levée*. Cette levée a 5 mètres de large

sur près de 5 mètres de haut et s'étend en amont de la Nouvelle-Orléans sur une longueur de 150 kilomètres.

D'immenses marécages existaient autrefois à la place qu'occupe la ville aujourd'hui, et on en rencontre encore aux environs, surtout du côté du lac Pontchartrain. Cette situation sur une terre boueuse est cause de l'insalubrité bien connue du climat de la Nouvelle-Orléans ; en été la chaleur y est extrême et les marais dégagent des miasmes qui donnent naissance à la fièvre jaune, toujours à l'état plus ou moins endémique dans la cité du Croissant. Parfois des épidémies intenses surgissent, comme en 1878, et des milliers de victimes payent alors leur tribu au terrible fléau.

L'un des buts d'excursion favoris des habitants de la Nouvelle-Orléans est le lac Pontchartrain, qui se trouve à 8 kilomètres du centre de la ville. On s'y rend en tram à vapeur, en suivant tout d'abord Canal street jusqu'à son extrême limite nord, où sont groupés les différents cimetières de la capitale louisianaise. Sans être aussi luxueux ni aussi vastes que la fameuse nécropole de Greenwood à New-York, sans avoir des

tombes ni des monuments aussi grandioses que ceux de ce célèbre champ de repos, et d'un mérite artistique qui soit comparable au leur, les parcs funéraires de la Nouvelle-Orléans n'en peuvent pas moins être cités parmi les plus beaux et les plus grands des États-Unis, ce qui n'est pas peu dire.

On sait qu'il est entré dans les mœurs de ce pays de faire des cimetières non pas des lieux d'affliction, portant à la mélancolie, aux pensées tristes, mais de vrais jardins, des parcs riants, pleins du gazouillement des oiseaux, parsemés de fleurs aux couleurs les plus vives, ornés de tombes taillées dans le marbre le plus rare, par les sculpteurs les plus en renom. Dans bien des villes américaines le cimetière est pour le touriste ce qu'il y a de plus intéressant à visiter. A la Nouvelle-Orléans, entre autres, l'une des premières questions posées à l'étranger auquel on parle des curiosités de la ville, est de savoir s'il s'est déjà fait conduire aux cimetières. Ceux-ci y sont au nombre de trente-trois, et, outre la beauté de leurs tombes, ils offrent ceci de particulier de n'avoir aucun cadavre enterré dans le sol.

Comme la terre est imprégnée d'eau à une profondeur qui varie de deux à trois pieds, les cercueils sont,

pour la plupart, déposés dans des cellules en forme de niches, qui sont superposées jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau du terrain ; l'entrée de chaque cellule est hermétiquement maçonnée dès qu'elle a reçu son occupant. C'est le système de sépulture que l'on a inauguré partiellement à Lacken, il y a quelques années.

Mais poursuivons notre promenade à destination du lac Pontchartrain. Le tram à vapeur qui nous a transportés jusqu'aux cimetières continue sa route en longeant un canal qui communique avec le lac. Ce canal coupe des terrains marécageux, où l'on remarque çà et là de maigres plantations de canne à sucre, de maïs et par places aussi des restes de la forêt vierge. Le lac est fort étendu : il a treize lieues de long sur près de huit de large ; ses eaux sont salées et soumises aux mouvements de marée. Du côté où s'arrête le tram il y a de belles promenades, des jardins, de jolis chalets. C'est un charmant lieu de plaisance.

La situation maritime de la Nouvelle-Orléans peut jusqu'à un certain point être comparée à celle d'Anvers. Comme notre grand port, la métropole

commerciale du sud de l'Union se trouve assez distante de l'embouchure du fleuve qui la baigne. Trente lieues la séparent de l'Océan, mais l'entrée des navires dans le Mississipi et leur sortie dans la mer sont loin d'être aussi aisées et aussi sûres que la navigation à l'embouchure de l'Escaut. Le « Père des eaux » forme un delta immense avant de se perdre dans le golfe du Mexique ; il se divise en une infinité de bras étroits, minces filets d'eau à côté de l'ampleur du fleuve à quelques lieues en aval de la Nouvelle-Orléans. Aussi a-t-il fallu des travaux d'art gigantesques, de longue durée et fort coûteux, pour assurer le passage plus ou moins régulier des bâtiments qui fréquentent le port louisianais. La partie navigable du delta du Mississipi consiste en un chenal d'abord assez large — je parle dans la supposition qu'on descende le fleuve — mais qui se rétrécit peu à peu et finit, à sa jonction avec l'Océan, par n'être plus qu'une sorte de canal passablement étroit. Les steamers se tirent facilement d'affaire, mais les bateaux à voiles, lorsque la mer est fort agitée, ont parfois beaucoup de peine à entrer dans ce canal.

II.

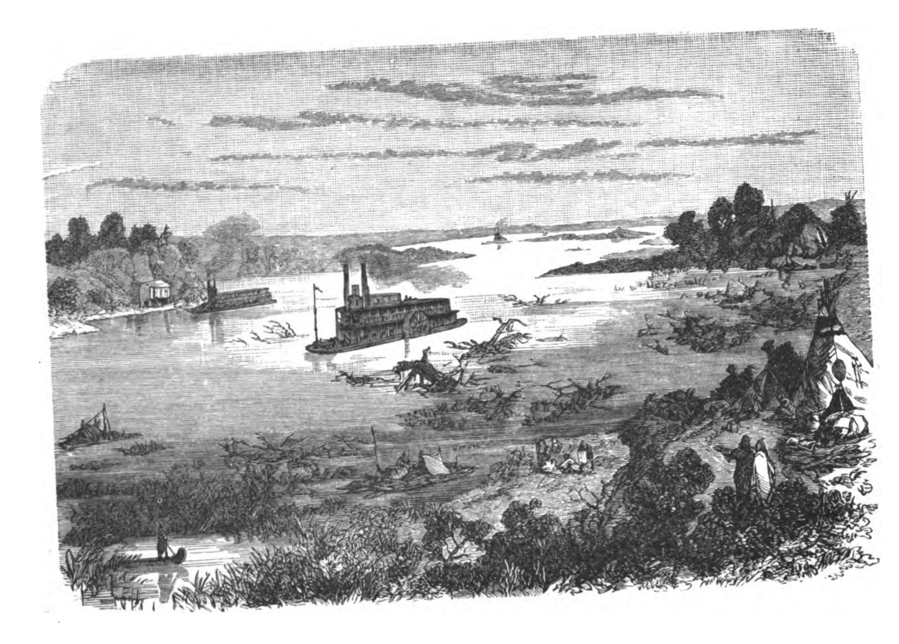
LE GOLFE DU MEXIQUE. — LA FLORIDE.

Nous quittâmes la Nouvelle-Orléans le 11 janvier, à bord de l'*Hutchinson*, qui fait le service entre cette ville et la Havane, en touchant à la Floride. Nous eûmes quelque peine à lever l'ancre ; nous devions embarquer un assez nombreux convoi de chevaux, opération qui fut des plus difficiles, et non exempte de danger pour ceux qui en étaient chargés. Les malheureuses bêtes paraissaient affolées, et à chaque nouvelle tentative de les introduire dans

les boxes qui leur avaient été préparés, elles s'échappaient des mains des hommes qui les conduisaient et couraient dans tous les sens en lançant de vigoureuses ruades.

Parfois, au moment où elles allaient être presque toutes réunies sur le pont volant qui devait les conduire au vapeur, une terreur subite s'emparait de l'une d'elles et la bande entière remontait le pont dans une déroute complète, les pauvres chevaux s'écrasant les uns les autres, et cherchant à se dégager en faisant des bonds énormes et furieux. C'était alors un sauve-qui-peut général parmi leurs gardiens. Avec beaucoup de patience, et grâce surtout à l'emploi de la ruse, on parvint à caser un à un jusqu'au dernier des 40 à 50 chevaux qui allaient faire avec nous le voyage de la Havane.

Les passagers étaient en assez grand nombre sur le pont de l'*Hutchinson,* ce qui ne laissait pas que de m'étonner. J'avais peine à comprendre comment tant d'Américains pouvaient se trouver dans la nécessité de se rendre à Cuba, dont l'éloignement, la différence complète de mœurs et de langage devaient, me semblait-il, être autant de barrières à de fréquents rapports entre cette île, soumise à un régime



LE MISSISSIPI.

colonial sévère, despotique, et les États-Unis, terre de liberté et d'indépendance. J'appris, dans le cours du trajet, que la plupart de mes compagnons de route étaient des chasseurs, qui s'étaient réunis en société pour aller dans les marécages du nord de la Floride se livrer à leurs exploits cynégétiques. Nous devions, en effet, faire escale à Cedar-Keys et à Key-West avant d'atteindre la Havane.

De la Nouvelle-Orléans à la mer le Mississipi a un cours fort sinueux ; sa largeur varie peu ; elle est en moyenne comme celle de l'Escaut un peu au-dessus d'Anvers. Ses bords sont très plats et tout le long on voit échelonnés des sucreries, de grandes fermes, des champs de canne à sucre, de vastes orangeries ; au delà on aperçoit la forêt vierge ou des marécages. De temps en temps on passe devant un petit village. La population paraît très clairsemée dans ces parages. Nous laissons bientôt derrière nous les installations de la Quarantaine, puis les forts Jackson et San-Felipe, et vers quatre heures de l'après-midi nous entrons dans le delta du fleuve. Une demi-heure plus tard nous sommes dans la passe.

J'avais fait connaissance sur l'*Hutchinson* avec un « sergeant-observer » du Signal Office de Washington, le célèbre Institut météorologique américain annexé au service des signaux de l'armée. Le Signal Office est administré par un général et, sauf quelques rares exceptions, tout son personnel est composé de militaires : d'une dizaine d'officiers et de plusieurs centaines de sous-officiers.

Le sergent-observateur dont je parle changeait de poste ; il avait été désigné pour Key-West, après être resté pendant deux ans dans le Michigan. A l'extrémité du chenal qui permet la navigation entre le Mississipi et le golfe du Mexique, le Signal Office a installé une station météorologique, vraie sentinelle perdue au milieu des mille méandres que forme le delta du « Père des eaux ». Cette station consiste en une maisonnette tout à fait isolée, bâtie sur une étroite langue de terre qui semble à peine sortir des flots. Je la contemplai non sans émotion ; il y avait un certain caractère de grandeur dans le spectacle de cette vigie placée en un endroit aussi périlleux ; il avait fallu l'audace de la science et le dévouement des hommes du Signal Office pour oser tenter de l'y établir. Grâce à elle, le marin, au moment

d'entrer dans l'Océan, sait s'il peut naviguer sans crainte ou si quelque danger le menace.

Le sous-officier qui voyageait avec nous entretint une longue conversation — par signes naturellement — avec son collègue du Mississipi. C'est à l'aide de leurs mouchoirs qu'ils poursuivirent cette mimique, et il aurait fallu voir avec quelle adresse et quelle rapidité ils s'en servaient. Nous fûmes ainsi complètement renseignés sur l'état de la mer et les conditions météorologiques dans le golfe; la situation se présentait sous un aspect favorable.

Lorsqu'on passe des eaux d'un fleuve dans celles de l'Océan, c'est, le plus souvent, d'une manière insensible, à peine appréciable, la largeur du fleuve augmentant peu à peu à mesure qu'on se rapproche de son embouchure, et l'ampleur des vagues se modifiant par degrés, sans brusque variation; au début elles sont toutes petites, puis leur hauteur croît graduellement, jusqu'à l'instant où le navire aborde franchement la mer. A ce moment aussi on n'aperçoit plus autour de soi qu'une vaste plaine liquide, tant dans la direction du fleuve que du côté opposé, tant à droite qu'à gauche de soi. C'est à peine si au loin on distingue la terre, qui ne se révèle

plus que sous l'apparence d'une mince ligne grise à l'horizon. On n'éprouve alors, je le répète, aucune sensation particulière due au contraste entre un cours d'eau limité, d'allure plus ou moins paisible, et l'Océan sans bornes, toujours plus ou moins agité.

Quand on atteint au point extrême du Mississipi, au contraire, l'impression est fort vive, et le spectacle qui s'offre aux regards a quelque chose de majestueux et de solennel. Derrière soi, aussi loin que la vue peut porter, s'étale l'immense delta du fleuve ; la terre domine, mais envahie de tous côtés par les eaux, comme hachée par les multiples issues qui leur permettent de parvenir jusqu'à l'Océan ; pas d'arbres, pas d'herbe, pas d'habitations, à part le poste sémaphorique dont je parlais tout à l'heure ; c'est une vraie terre de désolation. Devant soi on a la mer à l'infini, paraissant d'autant plus reculée qu'en arrière l'œil trouve à se reposer et sait mieux apprécier les distances. Jusqu'au bout de la passe le steamer a une marche paisible ; il n'est aucunement ballotté, tandis qu'à peine en a-t-il dépassé le seuil qu'il se met à osciller en tout sens, comme s'il n'était plus gouverné ; le changement d'allure est pour

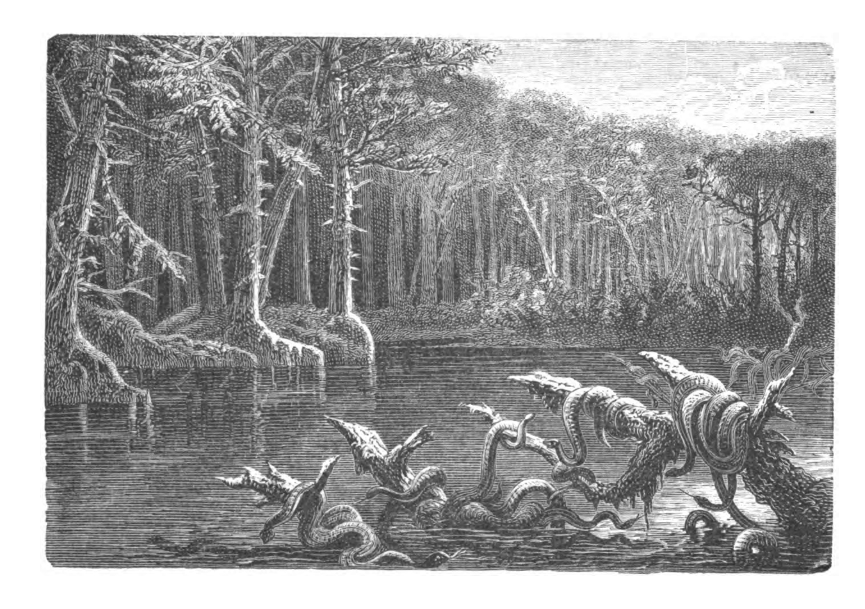
ainsi dire instantané et il procure une sensation étrange, indéfinissable. On se rend bien compte, à cet instant, de la fragilité de cette grande coquille de noix, — qu'on lui donne le nom de navire, vaisseau ou steamer — forcée de subir tous les caprices des flots. Mais on se fait bientôt à la situation nouvelle et la stabilité du bateau semble se raffermir peu à peu ; puis, à mesure que les terres disparaissent, on retrouve la monotonie habituelle des voyages en mer.

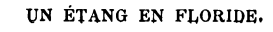
Un spectacle intéressant nous était cependant encore réservé avant la tombée de la nuit. Le soleil se trouvait déjà fort bas sur l'horizon ; il brillait dans un ciel sans nuages et chacun s'apprêtait à contempler sa disparition prochaine. Tout à coup un arc de lumière se forme sur l'Océan juste au-dessous de l'astre, puis quelques instants après l'arc et le soleil se rejoignent, d'une manière qui rappelle assez exactement le phénomène de la *goutte noire* dans les passages de Vénus sur le disque solaire.

A ce moment, le soleil et son appendice représentent à s'y méprendre un aérostat de couleur rouge sang, avec une bande grise au milieu du globe. Le spectacle est merveilleux. Mais cette apparence se modifie

assez rapidement, au fur et à mesure que le soleil s'enfonce dans la mer, puis tout disparaît.

Nous restons jusqu'au surlendemain sans voir la terre. Vers 7 heures du matin la côte de Floride apparaît au loin, et deux heures après nous sommes en vue de Cedar-Keys ; mais au moment d'entrer dans le port le capitaine donne brusquement l'ordre de stopper, le navire venant d'échouer sur le sable. Il faut prendre patience et attendre la marée haute ; on fixe un piquet au fond de l'eau pour suivre les progrès du flot et calculer à l'avance l'instant précis où on pourra aborder. La mer est très calme, le temps superbe et doux. Nous avons la ville de Cedar-Keys devant nous, à droite et à gauche une multitude d'îlots ou de petits bancs de sable, sur lesquels viennent se reposer des mouettes en nombre incalculable ; leurs rangs sont si pressés qu'on n'aperçoit plus la terre sous elles ; on ne distingue plus qu'une succession de plaques blanches qui semblent émerger de l'eau. Quelques-uns de ces îlots sont assez étendus et leur sol est assez élevé pour que la marée haute ne les fasse pas disparaître ; ils sont en partie couverts de végétation ; j'y remarque notamment des cocotiers et diverses espèces de palmiers.




UN ÉTANG EN FLORIDE.

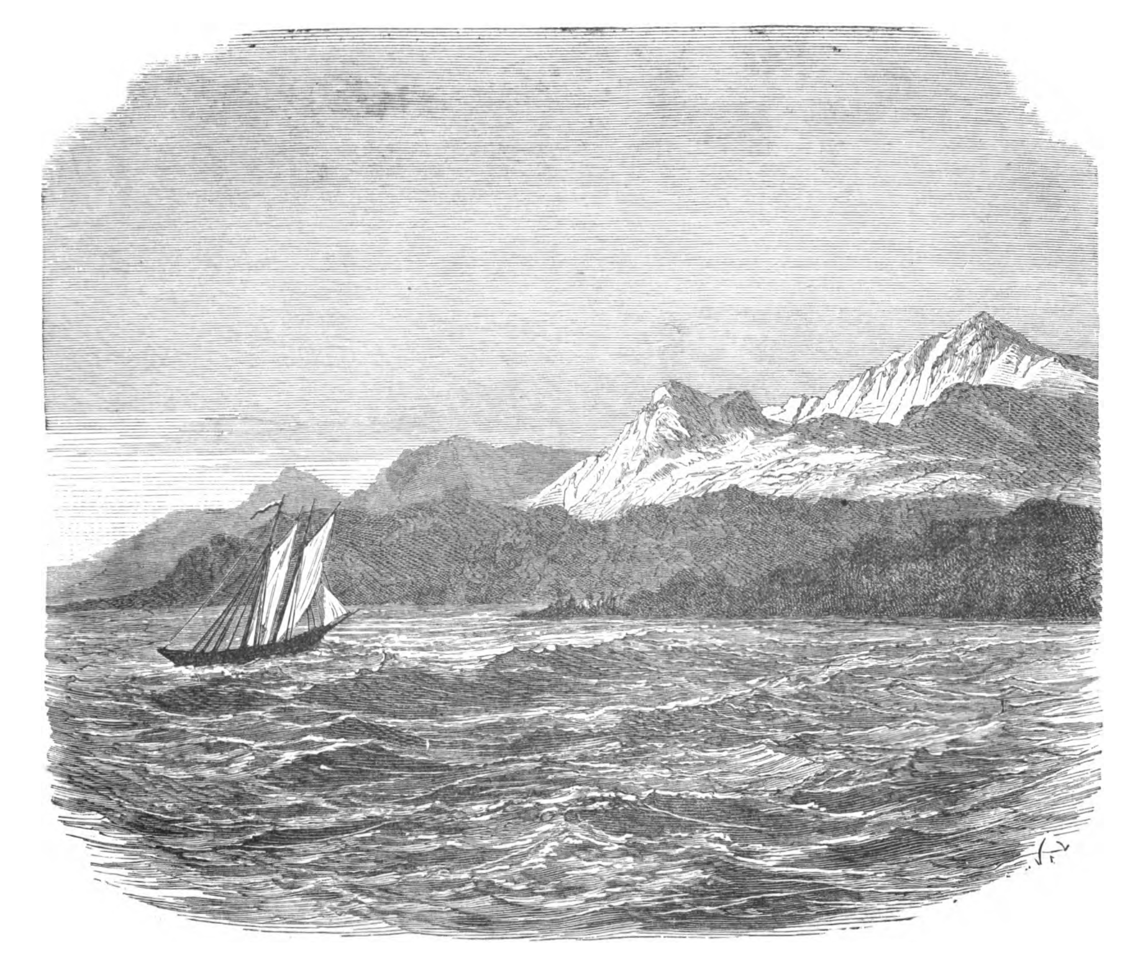
Les chasseurs que l'*Hutchinson* avait embarqués à la Nouvelle-Orléans à destination de la Floride profitèrent du temps d'arrêt du steamer devant Cedar-Keys pour se livrer à une fusillade ininterrompue contre les mouettes dont je viens de parler. Tout le long du voyage ils s'étaient ainsi exercés à tirer sur chaque oiseau qui venait à passer dans le voisinage du navire, cela au grand dam des autres voyageurs, qui risquaient à tout instant, en restant sur le pont, d'être les victimes de la maladresse ou de l'insouciance de ces compagnons incommodes. J'avais là un nouvel et singulier exemple du sans-gêne des mœurs américaines ; le capitaine n'adressa pas la moindre observation à ces enragés chasseurs, et cependant le danger était sérieux, car ils couraient tantôt d'un côté du navire, tantôt d'un autre, sans avertir personne, tout entiers à la préoccupation d'abattre le pauvre volatile en vue.

Ils descendirent heureusement à Cedar-Keys, où ils allaient pouvoir se livrer à leur aise aux plaisirs de la chasse. Tout le nord de la Floride et les environs de Cedar-Keys en particulier sont réputés très giboyeux ; les forêts qui couvrent cette région abondent en daims, et les marécages qui se trouvent

dans le voisinage des côtes sont peuplés de canards sauvages.

Cedar-Keys est un village de quelques centaines d'habitants, la plupart de couleur ; on y fait le commerce de bois de cèdre et de pin, de tortues, de poisson et d'éponges. Bien que située au bord de la mer, son climat est sec et très sain. Les chemins sont formés de débris de coquillages ; à certaines places il y a de véritables montagnes de ces coquilles, sur lesquelles croissent même des arbres. Il y a partout profusion de petits palmiers et de pins très élevés. L'aspect du pays est fort beau et l'air très pur ; la vue du côté de la mer est surtout admirable : celle-ci est unie comme un miroir ; les nombreuses petites îles et les barques qui la couvrent en rendent le tableau très varié.

Nous levons l'ancre à cinq heures et jusqu'au surlendemain matin longeons toute la côte de Floride. Cette côte est peu favorable à l'atterrissage des navires ; elle descend dans la mer en pente trop douce, de sorte qu'elle n'offre qu'un très petit nombre de bons ports. Mais en revanche elle est couverte d'une luxuriante végétation et une grande quantité d'oiseaux aquatiques y jettent l'animation. Le flamant entre autres n'y est pas rare.



LE GOLFE DU MEXIQUE.

Pendant toute la durée de notre voyage de Cedar-Keys à Key-West, petite île qui forme la pointe extrême sud des États-Unis, les eaux du golfe du Mexique furent très peu agitées. Elles avaient une teinte vert pâle, dont le contraste avec le bleu intense du ciel donnait lieu à des effets de coloration vraiment magiques. Le soir la lune les éclairait de sa douce lumière. L'air était d'une douceur, d'une tiédeur qui m'étaient absolument inconnues, et dont j'appréciais d'autant plus le charme que nous étions au 14 janvier, époque à laquelle on ne peut guère espérer pareille température à Bruxelles. Ces nuits passées sur le pont de l'*Hutchinson* — on ne sentait pas venir le sommeil — étaient vraiment enchanteresses. Mais vers minuit, cependant — toute médaille a son revers — il fallait bien regagner ses cabines ; le rayonnement nocturne était tel qu'au bout de quelques heures tous les objets étaient recouverts d'un dépôt considérable de rosée; le passager qui, à ce moment, serait monté sur le pont après être resté à l'intérieur du bateau depuis le coucher du soleil, aurait pu croire qu'il venait de pleuvoir abondamment ; une couche d'eau était répandue partout.

Nous débarquons à Key-West le lendemain matin ; comme les jours précédents, le soleil brille dans un ciel sans nuages. A peine ai-je mis pied à terre et fait quelques centaines de pas dans l'île, que je me sens transporté d'admiration à la vue de la splendide nature qui m'entoure.

Ici, c'est la végétation tropicale sous son aspect le plus beau, dans toute sa richesse. Les rues sont comme des chemins dans une suite ininterrompue de jardins, où croissent quantité d'arbres de toute espèce : des cocotiers, des dattiers, des figuiers, des tamariniers, des palmiers, des bananiers, des magnolias; il y a partout aussi à profusion des rosiers, des lauriers énormes, des cactus à colonnes. C'est un séjour qui véritablement vous captive. Chaque extrémité de rue offre une échappée sur la mer, dont la couleur est ici également d'un vert d'émeraude prononcé, tandis que le ciel est d'un bleu d'une pureté incomparable.

L'île est de bien petites dimensions, cependant ; elle n'a que 10 kilomètres de long sur 1 ½ à 3 de large. La ville de Key-West en occupe tout le côté ouest. C'est une des localités les plus importantes de la Floride, tant par sa population que par son commerce. Le port est excellent.

L'île de Key-West est l'un des points stratégiques principaux des États-Unis : bien que son nom signifie réellement *Caye de l'Ouest*, c'est-à-dire petite île basse et groupes de rochers, dans la mer des Antilles, on pourrait non sans raison le traduire aussi par *Clef Key* en anglais *de l'Ouest*, parce qu'elle commande en quelque sorte l'entrée du golfe du Mexique. Elle est entourée de plusieurs forts. L'ouvrage de défense le plus considérable est le fort Taylor, bâti sur un îlot artificiel situé un peu en avant du port.

Cette île minuscule est de formation coralienne ; des matières végétales en décomposition l'ont recouverte d'une faible couche d'humus. Le sol s'élève de 3 à 4 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a pas de sources, et les habitants en sont réduits à boire de l'eau de pluie. La végétation naturelle est un *chaparral* épais, formé principalement de plusieurs variétés de cactus.

On cultive à Key-West les fruits des tropiques, entre autres la noix de coco, la banane, l'ananas, la goyave et la sapotille. L'air y est pur, le climat sain. Le thermomètre dépasse bien rarement 32° C. et n'arrive jamais jusqu'au point de congélation ;

il ne descend même qu'exceptionnellement aussi bas que 10°. La température moyenne du printemps est de 24°5, celle de l'été de 28°, de l'automne de 25°7, de l'hiver de 21°. Les variations thermométriques ne sont pas fort étendues, comme on voit.

La population est en grande partie originaire de Cuba et des îles Bahamas. C'est une race hardie et aventureuse, célèbre par ses prouesses dans l'art de la natation. Les habitants de Key-West sont surtout d'habiles plongeurs, et j'eus l'occasion de m'assurer *de visu* de leur talent sous ce rapport. Pendant que nous faisions la sieste sur le bateau, après le dîner, une troupe de jeunes drôles — noirs pour la plupart — vint offrir de nous montrer son savoir-faire en fait de plongeons, moyennant quelques pièces de menue monnaie à donner comme récompense aux plus habiles. Ils ne demandaient pas que cet argent leur fût remis directement, mais qu'il fût jeté au fond de l'eau, où ils s'engageaient à l'aller rechercher. C'est ce qu'ils firent, en effet, et avec une adresse, une agilité, une sûreté de coup d'œil qui nous émerveillèrent.

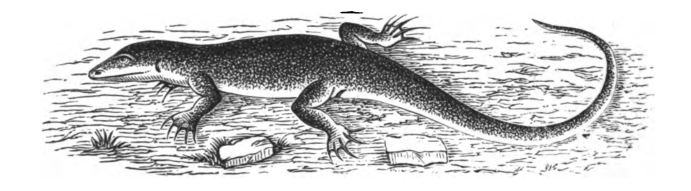
Tous s'élançaient à la fois, tête en avant, du haut d'un vieux bateau amarré près de notre steamer.

Certains d'entre eux restaient parfois jusqu'à trois et quatre minutes sous l'eau.

L'après-midi j'allai faire une longue promenade dans Key-West. Je vis beaucoup de lézards, et au bord de la mer quantité d'éponges et de jolis coquillages. L'un d'eux, que je ramassai, servait d'asile à deux énormes scorpions. En passant peu après le long d'un petit étang, je remarquai des milliers de crabes microscopiques qui couraient vivement sur le chemin; c'étaient des *Bernard-l'Ermite;* d'autres crabes, de forte taille ceux-là, prenaient leurs ébats dans l'étang même.

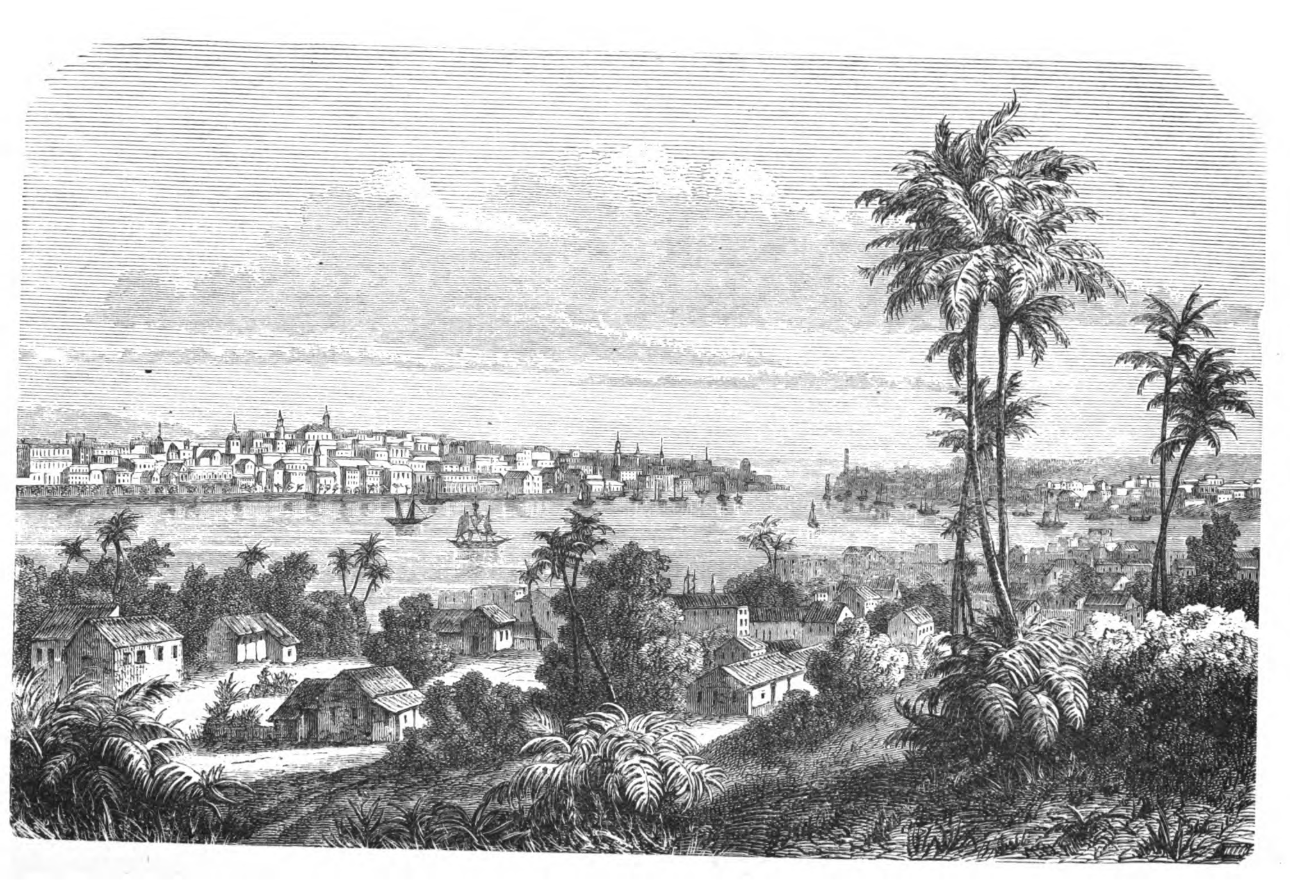
On parle l'anglais et l'espagnol à Key-West, ou plutôt un patois de cette dernière langue. L'industrie principale est la fabrication d'une sorte de cigares que l'on vend aux États-Unis comme cigares de la Havane. On sait que c'est de Key-West que partent toujours les bandes d'insurgés qui caressent l'espoir de soulever Cuba, ou les pirates qui de temps à autre cherchent à opérer une descente sur les côtes de cette île. Aussi le gouvernement de la Havane surveille-t-il attentivement tous les arrivages de navires annoncés de ce point.

Nous quittons Key-West à regret, vers 5 heures de l'après-midi. A peine en mer, un roulis assez fort secoue le steamer et ce balancement désagréable va sans cesse en grandissant. Pendant la nuit les mouvements du bateau deviennent effrayants et des lames énormes le secouent. Mais peu à peu les vagues se calment et vers 2 heures du matin nous stoppons en vue du port de la Havane. L'entrée du port même nous est interdite avant le lever du soleil; le règlement de Cuba est formel à cet égard et bien téméraire serait celui qui tenterait de le violer.



LÉZARD.

LA HAVANE.



LA HAVANE.

III.

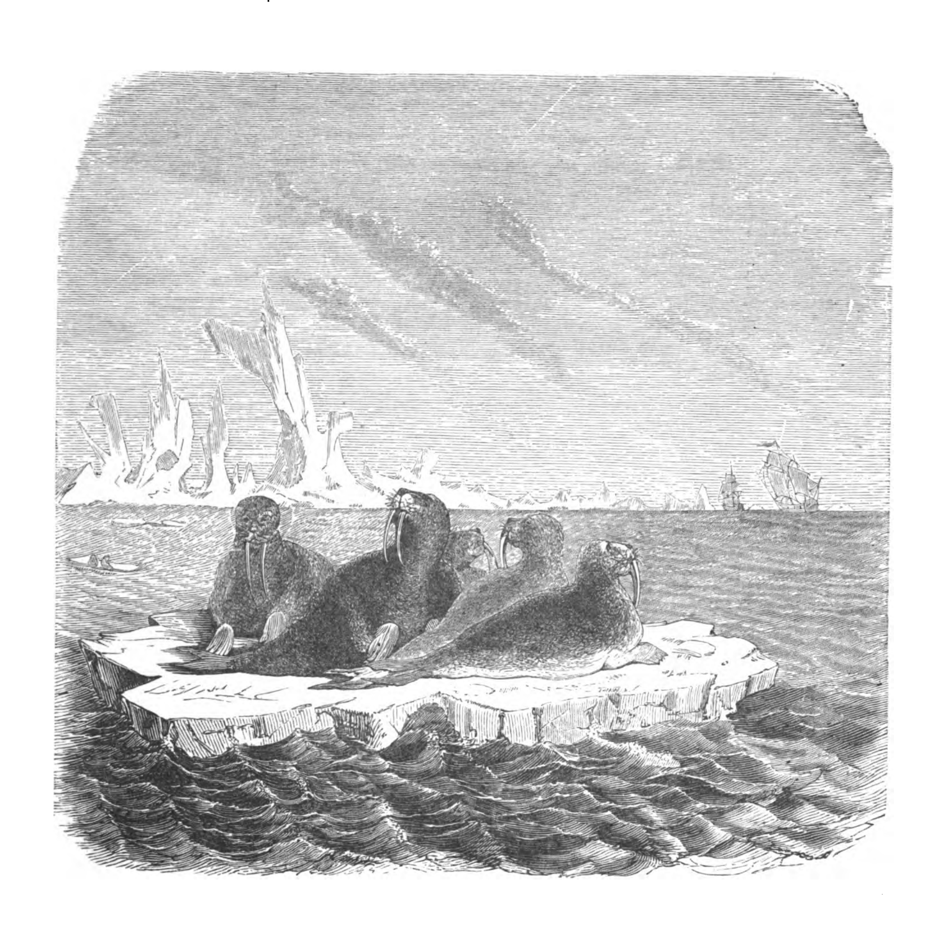
LA HAVANE.

Lorsque enfin la lumière du jour paraît, nous nous remettons aussitôt en marche. On aperçoit déjà le fameux fort du Moro, l'imposante forteresse qui domine l'entrée du port de la Havane. Cette entrée est fort étroite, mais à mesure qu'on avance la baie s'élargit et finit par se transformer en une sorte de lac immense, qui constitue l'un des plus beaux et des plus sûrs ports du monde. Sa configuration rappelle un peu celle du port de New-York, mais avec des proportions plus modestes.

A peine sommes-nous à portée des quais, qu'une nuée de barques surgissent de tous côtés et ont en peu d'instants entouré l'*Hutchinson*. Elles se mettent à le suivre, comme on voit parfois en pleine mer une troupe de marsouins plonger dans le sillage des navires avec l'espoir de recueillir les reliefs de la table. Chacune de ces barques porte un ou plusieurs interprètes d'hôtel, qui bientôt vont se disputer nos personnes, en nous offrant leurs services intéressés et en nous vantant l'excellence de leur maison. Les patrons des barques, à leur tour, se réservent de nous proposer de transporter nos bagages jusqu'à la douane. Ceux-ci sont plus calmes, étant plus sûrs de leur affaire. Comme nous sommes nombreux, presque tous s'apprêtent, en effet, à être réquisitionnés.

Les navires ne peuvent se mettre à quai à la Havane; il leur est défendu sous les peines les plus sévères d'enfreindre cette disposition réglementaire, qu'aucun capitaine, du reste, ne songe jamais à transgresser; ils sont tenus de jeter l'ancre à une assez grande distance des approches de la ville.

Au moment où notre steamer s'arrête enfin, il est immédiatement envahi par les interprètes et commissionnaires d'hôtel que je signalais il y a un instant.



MARSOUINS.

Ils n'attendent même pas que l'escalier volant soit descendu pour grimper à l'assaut du navire. Et alors règne pendant un gros quart d'heure sur le pont, dans les salons et jusqu'au fond des cabines, un brouhaha et une animation indescriptibles. Dix individus vous parlent à la fois, qui en anglais, qui en espagnol, en français, en italien, voire même en chinois. On se croirait dans une tour de Babel. Le pauvre voyageur ne sait plus où donner de la tête au milieu de ce monde bruyant, qui gesticule plus encore qu'il ne parle ou ne crie. L'un vous tire par les pans de votre habit, pendant qu'un autre charge votre malle sur ses épaules, sans attendre votre permission, prenant ainsi de force possession de votre personne. La confusion est telle, on est pris si au dépourvu, que les personnes voyageant de compagnie se trouvent sans le savoir séparées, et sont tout étonnées, plus tard, de s'apercevoir qu'elles sont descendues dans des hôtels différents.

C'est ce qui arriva aux membres de la mission astronomique belge. Croyant, sur l'affirmative de l'interprète qui m'avait vanté les avantages de la Fonda de la Quinta Avenida, que mes collègues s'étaient déjà décidés pour cet établissement, je le

suivis sans aucune arrière-pensée. Quel fut mon étonnement, une heure après, de ne pas les trouver au susdit hôtel! Comment les rejoindre, ne connaissant naturellement pas la maison où les avait menés un autre interprète ? Le hasard me fit heureusement rencontrer l'un d'eux le même jour, et tout s'arrangea alors au mieux.

La douane est d'une sévérité excessive à la Havane, non pas tant au point de vue de la recherche des objets de nature à être frappés de droits, comme c'est le cas aux États-Unis, où la douane est également très tracassière, mais sous le rapport de la régularité des papiers d'identité et du contenu des documents, livres, etc., que l'on peut avoir avec soi. Tous mes carnets de notes, ma correspondance, les quelques volumes qui étaient restés dans ma malle, furent fouillés, retournés et examinés avec le plus grand soin. Encore un peu et l'on se disposait à me les enlever, afin de permettre aux employés de les étudier plus à l'aise. Tant de paperasses ne pouvaient évidemment appartenir qu'à un conspirateur.

Le gouvernement espagnol est très ombrageux aux Antilles, à Cuba surtout, où dans ces vingt dernières années il a eu à réprimer, non sans beaucoup de peine

et au prix de luttes sanglantes, plusieurs soulèvements populaires ; il est toujours dominé par la crainte d'une nouvelle insurrection. La population de la Havane, qui compte 200 000 habitants, est gardée par une force armée de 20 000 hommes, casernés sur les collines fortifiées qui entourent la ville du côté de l'ouest; une grêle de boulets et d'obus peut en quelques instants s'abattre sur la cité cubaine et la mettre à la merci de ceux qu'elle considère comme ses oppresseurs.

La Habaña (dont les Français ont fait la Havane et les Anglais Havannah) est une grande ville, pleine d'animation, très curieuse à parcourir. On ne peut pas dire qu'elle soit belle, et cependant elle a une physionomie caractéristique qui fait oublier qu'elle n'a ni monuments remarquables, ni rues larges bordées de riches demeures, ni parcs ombreux comme dans nos villes d'Europe. Une seule partie de la Havane rappelle jusqu'à un certain point ces dernières : c'est celle qui forme la séparation entre l'ancienne et la nouvelle ville, et qui comprend une agréable promenade ayant quelque ressemblance avec nos boulevards extérieurs;

aux extrémités de cette promenade se trouvent deux places aux vastes proportions, véritables jardins où se déploie une végétation luxuriante — de superbes palmiers y attirent surtout les regards — et ornés à profusion de gracieuses fontaines en marbre.

Le vieux quartier de la Havane a un cachet tout particulier. Il est adossé à la mer, et comme autrefois il comprenait la ville entière, dont les limites s'arrêtaient à une enceinte fortifiée aujourd'hui démolie, on ne doit pas s'étonner de n'y voir que des rues extraordinairement étroites. Plusieurs de ces rues sont si peu larges que deux voitures ne pourraient y passer de front. Aussi des écriteaux fixés à chacun de leurs bouts indiquent-ils dans quel sens peuvent s'y engager les attelages. Les villes du sud de l'Espagne, Cadix, Séville et Grenade, ont à cet égard beaucoup d'analogie avec la Havane.

Au milieu du jour, et pour atténuer l'ardeur trop vive du soleil, on tend une toile au-dessus de la plupart des rues, et sur toute leur longueur. On apprécie bientôt les avantages de ces parasols d'un nouveau genre ; il suffit de passer d'une rue

où ce système de protection est en usage, dans une autre à ciel ouvert, pour sentir de suite la différence.

Le mouvement des piétons, des voitures et des chariots chargés de marchandises est très grand dans la vieille ville. Certaines rues, comme la calle del Obispo, par exemple, ne présentent qu'une succession de magasins et de boutiques. Les maisons ont un extérieur assez pittoresque ; de même qu'à Monterey, au Mexique, elles sont peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais où le bleu azuré, le jaune et le rouge dominent cependant.

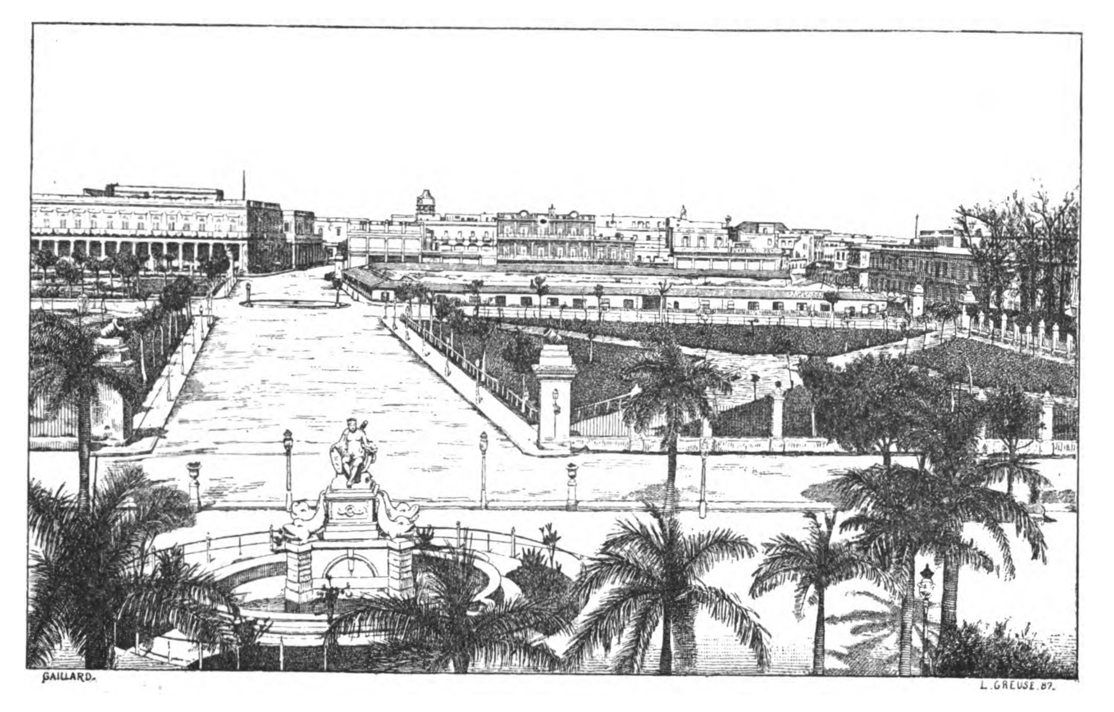
Les bâtiments tant soit peu considérables, tels que ceux des principales administrations publiques, les banques, etc., ont généralement leur rez-de-chaussée en arrière d'une galerie à colonnades. C'est là encore une précaution contre l'effet trop direct du soleil.

La Havane a peu ou point de monuments ; la cathédrale est le seul édifice religieux qui puisse être cité, et encore doit-elle surtout cette préférence à l'honneur qui lui échoit de renfermer le tombeau de Christophe Colomb.

On sait que le célèbre Gênois mourut à Valladolid en 1506 et qu'après bien des pérégrinations ses cendres furent portées à la Havane en 1796. Ce n'est pas un cercueil qui contient celles-ci, mais une urne en marbre blanc, placée dans une niche près du maître-autel. Un buste de Colomb est posé sur un piédestal au-devant de cette niche.

La cathédrale se trouve à proximité de la Plaza de las Armas, où s'élèvent, d'un côté le palais du gouverneur, de l'autre le palais de la Loterie.

A la Havane comme à la Nouvelle-Orléans, la loterie occupe une large place dans l'existence des habitants; on peut dire qu'elle règne là dans son état le plus florissant. Partout, chaque jour, au coin des rues, dans les magasins, dans les cafés, vous voyez se dresser devant vous des marchands de billets. Ceux qui font la consommation la plus grande de ces petits papiers, qu'ils acquièrent le plus souvent au prix des plus lourds sacrifices, sont naturellement de pauvres diables. C'est, il est vrai, leur seul bonheur ici-bas; ils vivent ainsi continuellement dans une atmosphère d'espérance, toujours déçue après chaque tirage sans doute, mais renaissant bientôt par l'achat d'un nouveau billet. Les esclaves nourrissent l'espoir



LA PLAZA DE LAS INDIAS A LA HAVANE.

de gagner d'un seul coup leur liberté, les déshérités de la fortune de voir se réaliser leurs rêves de richesse, tous enfin de pouvoir un jour se payer le bien-être et les plaisirs dont ils ont été sevrés jusque-là. Rarement, bien rarement, l'un ou l'autre de ces vœux parvient à sortir du domaine des chimères.

Dans la ville nouvelle les rues ont plus de largeur et les maisons sont moins hautes que dans la ville ancienne; l'animation y est moindre par contre, bien qu'elle soit encore assez extraordinaire. Les plus belles habitations sont de ce côté; plusieurs constituent de vrais palais, non par le mérite architectural de leurs façades — toutes, à ce point de vue, ont un aspect banal à la Havane — mais par la richesse décorative de leur intérieur, où le marbre domine; les escaliers et les corridors y ont des allures monumentales; les appartements sont vastes et nombreux; l'ensemble de la construction revêt un cachet de grandeur qui jure le plus souvent avec sa destination du moment. Beaucoup de ces pseudo-palais ont dû être abandonnés par leurs anciens propriétaires, nobles castillans que de malheureuses spéculations ont ruinés ou que les soulèvements des Cubains

contre la domination espagnole ont fait fuir ; aujourd'hui ces demeures princières sont tombées au rang de boarding-houses ou de logements ouvriers, et ceux qui les occupent se soucient fort peu de les préserver des détériorations.

Le quartier nouveau renferme, comme l'ancien, plusieurs rues très commerçantes et fort longues. L'une des principales finit par une belle promenade qui conduit à une place ornée de statues, et voisine du Jardin botanique. Une allée de palmiers gigantesques mène à ce dernier. Le Jardin botanique est situé au pied des collines qui entourent la Havane à l'ouest, et sur lesquelles, comme je le disais tout à l'heure, sont casernées la majeure partie des troupes. Du haut de ces collines l'œil embrasse un majestueux panorama, aussi étendu que varié : à gauche, un coin de la mer, ensuite la ville, et en face d'elle, de l'autre côté de la baie, le faubourg de Regla ; à droite, la campagne à perte de vue, puis au loin une ceinture de montagnes dont la teinte bleu sombre contraste avec le bleu limpide du ciel.

La population de la Havane comprend un assez grand nombre de Chinois. D'aucuns en évaluent le chiffre à 40000, mais ce chiffre doit être exagéré

ou s'appliquer à l'île tout entière. Beaucoup de ces Chinois sont esclaves ; ce sont d'anciens coolies, débarqués à Cuba à l'époque où régnait encore d'une façon rigoureuse la loi qui faisait, de tout homme de couleur mettant le pied sur le sol cubain, un esclave. Les nègres étaient naturellement aussi les victimes de cette mesure inhospitalière.

Après la guerre de sécession, les États-Unis eurent beaucoup de peine à obtenir que son application cessât, en tant qu'elle visait les noirs qu'ils venaient d'affranchir. Dans tous les cas, ceux-ci sont mis au ban de la société à la Havane, et la population chinoise libre est seule parvenue à pouvoir frayer avec les blancs.

Il y a dans la capitale cubaine un consul général et un vice-consul de Chine; dans toutes les villes un peu importantes de l'île on rencontre de ces fonctionnaires. J'eus l'occasion, dans une réunion assez nombreuse, de me trouver avec les consuls de la Havane et de Matanzas, et je pus constater combien l'accueil qu'on leur faisait était plein d'amabilité. Le peuple havanais se distingue d'ailleurs par une affabilité et une cordialité de manières qui m'ont vivement frappé : les hommes aussi bien que

les femmes se montrent empressés auprès des étrangers et s'ingénient à leur être agréables; tout cela sans apprêt, sans affectation, avec un air de bon ton et de distinction qui chez eux semble inné.

Mais revenons aux Chinois. De même qu'à San-Francisco, ils occupent à la Havane tout un quartier; c'est comme une petite ville chinoise au milieu de la population havanaise. J'ai à peine besoin de dire qu'une visite à ce quartier est chose des plus intéressantes et qu'elle tient la curiosité sans cesse en éveil. Il y a là des auberges, des restaurants et des cabarets chinois; de riches magasins et d'humbles boutiques, contenant tous les produits du Céleste-Empire; des théâtres dont les acteurs sont des fils du Ciel; des établissements aménagés spécialement pour les fumeurs d'opium; des maisons de jeu, etc.

Une remarque que je ne tardai pas à faire, c'est que le degré d'aisance d'un Chinois peut facilement s'estimer d'après son plus ou moins de corpulence et son apparence de santé. Tout Chinois à large carrure et à mine rubiconde est certainement un homme « bien dans ses affaires », possédant de la fortune, propriétaire de magasins achalandés.



LE QUARTIER CHINOIS A LA HAVANE.

Vous le verrez toujours mis avec recherche, vêtu d'étoffes rares. Le Chinois besogneux a, par contre, la mine famélique, les membres décharnés ; et les pauvres vieux coolies qui sont encore esclaves, et que l'édilité emploie comme casseurs de pierre ou comme balayeurs de rues, tiennent plus du squelette que de l'être vivant. C'est bien d'eux que l'on pourrait dire, sans trop s'écarter de la vérité, qu'ils n'ont réellement que la peau sur les os. Pour tout vêtement, ils portent un méchant pantalon en lambeaux; le reste du corps est entièrement nu. Ces malheureux font pitié à voir ; on ne peut songer sans commisération à leur existence misérable et machinale ; il y a chez eux un détachement complet des choses de ce monde, que dénotent leur physionomie empreinte de résignation et leurs regards constamment tournés vers la terre.

Les nègres havanais sont loin d'avoir un aussi pauvre aspect ; je les trouvai bien membrés, avec cet air de santé qu'on leur voit partout. Les négresses surtout avaient en général des formes plantureuses ; j'en rencontrai même plusieurs dont la haute stature et la corpulence en faisaient de véritables femmes-colosses.

Toutes étaient vêtues d'une robe légère à volants, faite d'une sorte de barège, avaient des fleurs dans les cheveux, marchaient nu-pieds, et laissaient leur poitrine tout à fait à découvert ; elles se promenaient ainsi d'un pas majestueux, un énorme cigare à la bouche, par les rues les plus fréquentées. Le contraste avec les maigres Chinois qui les coudoyaient était à la fois comique et navrant. Je dis Chinois et non Chinoises, car celles-ci font absolument défaut à la Havane ; s'il s'en trouve un certain nombre, il doit être extrêmement restreint. On a voulu sans doute, par l'interdiction apportée à l'immigration de femmes chinoises, empêcher un accroissement trop rapide de la population jaune à l'île de Cuba.

Les théâtres chinois de la Havane sont, pour l'étranger, l'une des curiosités principales de la ville. Je passai une soirée dans l'un d'eux. En y entrant, on a l'organe olfactif saisi par une odeur insupportable, fade, nauséabonde ; l'atmosphère de la salle est lourde et portée à une température d'au moins 35° C. J'ai hâte d'ajouter que tous les spectateurs, sans exception, sont Chinois. Le rez-de-chaussée comprend, comme dans nos théâtres, un parquet et un parterre ; au-dessus et tout autour de la salle règne une galerie ou une sorte de balcon, et encore

plus haut une suite de gradins en forme d'amphithéâtre.

La musique est ce que je trouvai de plus bizarre dans la représentation ; on aurait cru entendre une douzaine de crinscrins joués au hasard par des personnes n'ayant aucune notion de l'art musical. Tout d'abord cela paraît une cacophonie sans nom, mais on finit à la longue par distinguer certains motifs qui reviennent d'une manière assez régulière et par reconnaître une certaine mesure dans l'exécution ; la monotonie de cette musique est en tout cas désespérante.

Les acteurs sont revêtus de costumes de soie fort riches ; par moments il s'expriment à la façon ordinaire, d'autres fois en montrant une affectation de langage des plus grotesques ; ils contractent leur mâchoire de manière à transformer complètement l'expression de leur visage. En marchant, ils se dandinent, souvent d'une façon poussée à l'excès. Les musiciens sont installés sur la scène, à droite et à gauche des acteurs. Il n'y a pas d'entracte, et le drame que l'on représente se poursuit ainsi pendant plusieurs heures, sans aucune interruption, et toujours avec accompagnement de musique.

Dans le voisinage du théâtre dont je parle il y avait plusieurs cafés et quelques restaurants. Dans les uns on jouait aux cartes ou aux dés, avec un acharnement qui faisait constraste avec la placidité habituelle des Chinois : dans les autres des fils du Ciel mangeaient gravement, posément, à l'aide de leurs petits bâtonnets faisant office de fourchettes. Plus loin j'aperçus deux ou trois maisons de fumeurs d'opium ; par une fenêtre entr'ouverte de l'une d'elles, je vis la chambre où se tenaient les fumeurs ; les murs de cette pièce, peu spacieuse, mais assez haute, étaient entièrement garnis de larges rayons espacés les uns des autres d'un mètre environ ; sur ces rayons étaient étendus une douzaine d'individus, paraissant endormis ; une faible clarté régnait dans la place. Ce spectacle n'était rien moins que lugubre ; les corps étaient dans un état d'immobilité telle, que sous la pâle lueur qui les éclairait on aurait cru voir autant de cadavres. Je détournai les yeux, et comme il se faisait tard, je rentrai à l'hôtel.

Les heures du soir sont les plus agréables de la journée à la Havane. La température accablante du matin et de l'après-midi a fait place à une chaleur plus douce, et une légère brise rafraîchit l'air.

El paseo de Tacon, le boulevard qui sépare la Havane ancien de la ville nouvelle, prend alors un aspect féerique. La place Isabelle, à laquelle on a donné le nom et où on a élevé la statue de l'ex-reine d'Espagne, devient le rendez-vous d'une société choisie, mise avec beaucoup de recherche, tant du côté des hommes que du côté des dames ; celles-ci sont coiffées à la mode espagnole, c'est-à-dire avec la mantille, qui leur sied naturellement beaucoup mieux que le chapeau.

Deux ou trois fois par semaine la musique militaire se fait entendre sur la place Isabelle. Cette place et le paseo de Tacon sont, chaque soir, éclairés plus brillamment que ne le sont nos boulevards ou nos places publiques. La lumière du gaz y est répandue avec une prodigalité sans pareille. Tout le pourtour *del parque Isabel* est occupé par des restaurants et des cafés assez semblables aux nôtres, où, entre 8 et 11 heures, se presse la foule des promeneurs. Je fus très surpris, un jour que des Belges résidant à la Havane m'avaient conduit dans l'un des plus beaux de ces établissements, d'entendre commander du genièvre par l'un d'eux. C'est la liqueur à la mode, et le petit verre se paye 60 centimes. J'appris ensuite

que notre pays exporte par Anvers des quantités considérables de genièvre à Cuba, où toutes les classes de la population le prisent fort. Mais on le boit rarement pur ; on l'additionne toujours d'un peu d'eau.

Comme à Monterey, il y a à la Havane des veilleurs de nuit ou *serenos* qui gardent les issues des rues principales et surtout celles des quartiers mal famés. Mais dans la capitale cubaine ces *serenos* sont, en partie, affublés de costumes copiés exactement sur ceux des hallebardiers du temps passé; ils tiennent du reste une hallebarde d'une main, et de l'autre une petite lanterne allumée. D'autres hommes de police, vêtus d'un costume plus sévère et moins lourd, sont à cheval ; leur rôle doit certainement être plus efficace que celui des hallebardiers, dont les mouvements sont gênés par le costume, et dont les mains sont privées de liberté par les objets qu'elles ont à tenir. Je me demandais en les voyant comment ils doivent s'y prendre pour arrêter un malfaiteur. Il n'y a cependant pas de ville qui ait plus besoin que la Havane d'une police bien organisée, composée d'hommes alertes et résolus. Le vol et le meurtre y sont choses communes, car c'est le refuge des bandits et des mauvais gueux de tout Cuba et même

des îles voisines. Ces êtres dangereux opèrent avec une audace incroyable. En plein jour, au milieu de rues animées par le passage incessant de nombreux piétons, ils ne craignent pas d'arracher violemment les montres, avec les chaînes auxquelles elles sont fixées; aux femmes ils enlèvent leurs bijoux. Les voyageurs fraîchement débarqués et non prévenus sont rarement à l'abri des tentatives de ces hardis voleurs.

La vie est chère à la Havane; par certains côtés elle coûte trois et quatre fois plus que chez nous. Je dois cependant faire exception pour les fiacres et pour les hôtels. Une course en voiture se paye 60 centimes. Aussi, bien peu de personnes vont-elles à pied, et il en résulte un mouvement de *volantes* — c'est le nom donné aux voitures de louage — des plus extraordinaires. Nulle part je n'en ai constaté de semblable. On est vite gagné de la contagion de l'exemple, et l'on en arrive à héler un cocher pour se faire conduire à quelques cents mètres plus loin. Quant aux hôtels ou *fondas*, leur tarif n'est pas supérieur à celui des maisons de deuxième ou de troisième ordre aux États-Unis, sur l'organisation desquelles leur régime est calqué.

L'un des grands inconvénients de la Havane, c'est sa monnaie ou plutôt son papier-monnaie, qui consiste en de petites coupures de valeur minime, vrais chiffons graisseux, la plupart du temps en lambeaux et méconnaissables. Il en faut une poignée pour former une somme de deux à trois francs. L'étranger a beaucoup de peine à se tirer d'affaire lorsqu'il a quelque achat à solder au moyen de cette monnaie primitive. Il doit s'en remettre à la bonne foi des gens du pays pour arriver à faire la somme nécessaire. Pour ma part, les trois quarts des billets qui m'ont passé par les mains étaient complètement illisibles.

Lorsqu'on prononce le mot de *la Havane* devant un fumeur, on voit aussitôt ses yeux s'allumer de convoitise. Ce nom exerce sur son esprit un effet magique. Ne lui parlez pas de l'aspect de la ville, ni des mœurs de ses habitants; il ne s'en préoccupe guère, une seule chose l'intéresse : le tabac ou plutôt les cigares de la Havane. De fait, par le goût exquis et le parfum de ses produits, l'île de Cuba est vraiment l'Éden ou le Paradis terrestre du fumeur. Je ne crois pas qu'il existe une autre ville au monde où l'on fume autant qu'à la Havane. Tous ses habitants ont constamment le cigare aux lèvres,

et partout dans les rues, sur les places publiques et jusque sous le porche des maisons, on ne voit que marchands de cigares en plein air. Beaucoup de ces marchands n'ont à présenter à votre choix que six, douze ou vingt cigares tout au plus, posés à terre sur un morceau de papier blanc ou sur une feuille de bananier. Les connaisseurs prétendent que ces cigares sont les meilleurs; ils sont longs et gros, mal façonnés, mais, paraît-il, d'un goût délicieux.

Comme preuve de la passion du tabac chez la population cubaine, je citerai ce simple fait, dont j'ai été maintes fois témoin : des négresses, trop pauvres pour s'acheter un *régalia* ou un *panatella*, arrêtaient les passants pour leur demander le bout du cigare qu'ils achevaient de fumer.

La fabrication des cigares est naturellement l'une des plus importantes branches d'industrie de la Havane. Plusieurs maisons sont connues dans le monde entier par l'excellence de leurs marques; un grand nombre d'ouvriers travaillent dans leurs ateliers. On ne doit pas se figurer, toutefois, comme on serait assez tenté de le croire, que le prix du cigare est peu élevé à Cuba.

Un cigare ordinaire coûte sur place de 30 à 40 centimes et les plus fins peuvent atteindre jusqu'à 2 et même 3 francs pièce. Le prince de Galles se fait envoyer des cigares fabriqués spécialement pour son usage, et dont la caisse de mille revient, à la Havane même, à plus de 5000 francs.

Ces prix élevés sont la cause des difficultés que l'on éprouve, en Europe, à se procurer de vrais cigares de la Havane. Si l'on tient compte des frais de transport, des droits d'entrée et du bénéfice à prélever par le vendeur, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un cigare ordinaire doit coûter, ici, au moins 1 franc. Aussi a-t-on adopté un système autre que l'exportation de cigares fabriqués à Cuba même pour donner satisfaction aux exigences des fumeurs. On expédie à l'étranger des feuilles de havane, auxquelles on mêle, dans les pays d'importation, des tabacs indigènes ou autres, moins chers; les cigares confectionnés avec ces deux sortes de feuilles sont considérés comme de provenance havanaise et peuvent être livrés à des prix relativement modérés. L'une des grandes manufactures de la Havane, que j'eus l'occasion de visiter, envoyait tout au plus 500 caisses par an en Europe.

La fabrication des cigarettes est aussi très active dans la capitale cubaine. Mais — et ceci montre bien à quel degré d'infériorité l'industrie en général se trouve encore dans ce pays — le papier à cigarettes, l'enveloppe des paquets et les étiquettes sont de provenance européenne.

Grâce à l'obligeance du directeur d'une fabrique de cigarettes dont je fis connaissance par hasard, je pus parcourir son établissement dans tous les sens et assister aux moindres détails du travail des ouvriers. Ceux-ci étaient des jeunes gens, plutôt des enfants, de 8 à 12 ans en moyenne; ils travaillaient dans une vaste salle, que de prime abord l'on aurait pu prendre pour une école, chaque enfant se trouvant installé devant un pupitre, où il se livrait à sa besogne dans le recueillement que mettent les élèves à étudier leurs leçons. Certains de ces bambins étaient d'une dextérité extraordinaire. Ils arrivaient à confectionner plusieurs milliers de cigarettes en une journée.

Le dernier dimanche que je passai à la Havane coïncidait avec une grande revue de la garde nationale. Elle eut lieu le matin, vers 10 heures. Des autels avaient été dressés à l'extrémité du paseo

de Tacon et sur la place Isabelle. Lorsque les troupes furent toutes réunies et qu'elles eurent pris position, des prêtres en grand costume célébrèrent la messe sur chacun de ces autels, puis on fit une distribution de médailles. Plusieurs musiques prêtaient leur concours à ces diverses solennités. La garde nationale de la Havane est surtout composée d'Espagnols et de fils d'Espagnols; elle a été créée dans le but de servir de frein à l'ardeur révolutionnaire de la population d'origine cubaine; celle-ci, naturellement, ne la voit pas d'un bon œil et ne lui ménage pas ses lazzis quand l'occasion s'en présente.

Ces gardes nationaux avaient une curieuse façon de marcher; ils faisaient de petits, tout petits pas, ne mesurant que quelques centimètres. Il y avait assez bien de nègres parmi eux.

L'après-dînée du même jour, je pris le train pour Maranao, petite ville située à 15 ou 20 kilomètres de la capitale, et comme elle assise au bord de la mer.

Les voitures de chemin de fer rappellent celles des États-Unis, mais avec de moindres dimensions toutefois.



VÉGÉTATION DE LA CÔTE SO. DE CUBA.

Au départ, j'achète à la gare un livret *del ferro carril*, afin de connaître les heures des trains de retour. J'y jette un coup d'œil, et, sous la rubrique : *Disposiciones sobre viageros*, je remarque plusieurs clauses du règlement des chemins de fer cubains intéressantes à noter. L'une, entre autres, porte que tout passager qui monte dans le train sans billet paye le double du prix du parcours ; il en est de même pour celui qui perd son billet et qui ne peut pas justifier de cette perte. Le voyageur n'est autorisé à prendre avec lui, dans la voiture, qu'un étui à chapeau et un sac de nuit ou une valise ayant 24 pouces de long, 12 de large et 9 de haut ; les autres objets doivent être placés dans le fourgon à bagages.

On ne peut introduire d'animaux dans les wagons de première classe, si ce n'est un coq en cage par personne. Dans les autres voitures on tolère les chiens muselés et six poules par voyageur.

Les individus de couleur sont exclus des voitures de première classe.

On n'admet pas les vases contenant de la glace ou du poisson, de nature à détériorer les banquettes. Une fois le train en marche, il ne s'arrête pas pour

recevoir les passagers en retard ; on ne peut de même modifier l'itinéraire des trains; etc., etc.

Le voyage de la Havane à Maranao dure 40 minutes. Le train parcourt de riches campagnes et s'arrête à plusieurs petites localités avant d'arriver à destination. Je ne m'attarde guère à Maranao même, qui n'offre rien de particulier, et je m'engage à l'aventure dans les environs, où je me sens attiré par la beauté et la grande variété de la végétation. J'ai devant moi une succession de paysages superbes. Le temps est d'ailleurs propice pour venir admirer cette nature admirable ; la lumière du soleil est intense et fait ressortir tous les objets, chaque arbre, chaque plante, avec une netteté sans pareille.

Je retrouve ici, comme à Key-West, un ciel d'un bleu éclatant, surplombant une mer d'un vert tendre, à la teinte bien uniforme. Près du rivage, une forêt de palmiers géants, d'aspect grandiose, se détache comme un amas sombre sur le paysage d'alentour. La vue de toutes ces splendeurs pénètre l'âme de sensations inconnues et fait battre le cœur d'émotion.

En rentrant le soir à l'hôtel, je remarque un va-et-vient inusité dans le voisinage. Je me dirige



CADIX.

du côté où la foule semble se porter, et bientôt les lueurs d'un vaste incendie m'expliquent l'animation exceptionnelle du quartier. Peu de temps après des coups de sifflet stridents se font entendre dans toutes les directions. Ce sont des appels aux hommes de police et aux pompiers. Ceux-ci ne tardent pas à arriver, conduisant avec eux deux pompes à vapeur, qu'ils ont bien vite installées et mises en état de fonctionner. Ces machines font un bruit d'enfer et crachent dans les airs des colonnes de feu ; on croirait assister à une éruption volcanique en miniature. La chauffe me paraît poussée aux dernières limites, et une explosion surviendrait que je n'en serais nullement étonné. Cet accident n'arriva pas heureusement, mais il survint un autre événement, qui ne me donna pas une très haute idée du savoir-faire des pompiers havanais. A peine les pompes eurent-elles marché d'une demi-heure, que toutes les rues voisines du lieu de l'incendie furent transformées en de véritables lacs, où, par places, il était absolument impossible de s'aventurer. J'eus même assez de peine à fuir cette inondation d'un nouveau genre, et je dus patauger dans l'eau jusqu'au-dessus de la cheville pour regagner l'hôtel de la Quinta Avenida.

Quelques jours plus tard, je prenais passage sur le vapeur la *Coruña*, des malles royales espagnoles, en destination de Cadix. J'avais eu primitivement le projet d'aller de la Havane aux Canaries, mais au dernier moment, et contrairement à toutes mes prévisions, j'appris qu'il n'existait pas de service direct de Cuba vers ces îles. Je débarquai à Cadix le 9 février, après quinze jours de traversée.



CHIEN DE CUBA.

TABLE

DES MATIÈRES

ET

DES GRAVURES

TABLE

DES MATIÈRES.

I.

LE NORD DU MEXIQUE.

II

DE LA NOUVELLE ORLÉANS A LA HAVANE.

TABLE

DES GRAVURES.
